

UNIVERSITÉ DE PARIS — FACULTÉ DE DROIT

LE PIN MARITIME

ET

L'Evolution Economique des Landes de Gascogne

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 5 Novembre 1910 à 8 heures et demie du matin

PAR

Pierre V.-MARTIN

Président : M. CAUWÈS, professeur

Suffragants { MM. PERREAU
 { HITIER } professeurs

BORDEAUX

IMPRIMERIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

56, Rue du Hautoir, 56

1910

THÈSE
POUR LE DOCTORAT



Digitized by the Internet Archive
in 2026

LE PIN MARITIME

ET

L'Évolution Économique des Landes de Gascogne

THÈSE POUR LE DOCTORAT

Présentée et soutenue le Samedi 5 Novembre 1910 à 8 heures et demie du matin

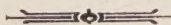
PAR

Pierre V.-MARTIN



Président : M. CAUWÈS, professeur

Suffragants { MM. PERREAU } professeurs
HITIER }



BORDEAUX

IMPRIMERIE COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

56, Rue du Hautoir, 56

—
1910

La Faculté n'entend donner aucune approbation ni improbation aux opinions émises dans les thèses; ces opinions doivent être considérées comme propres à leurs auteurs.

INTRODUCTION

Les landes de Gascogne, qui s'étendent sur une superficie de 1.200.000 hectares contenus dans les départements de la Gironde, des Landes et du Lot-et-Garonne, forment entre Bayonne, Nérac et Le Verdon, un vaste plateau triangulaire, limité, d'un côté par l'Océan, et des autres par l'Adour, les hauteurs cultivées du Lot-et-Garonne et les vignobles du Bordelais.

Le sol de ce plateau est un sable siliceux qui ne contient en général, ni argile, ni calcaire. En dessous se trouve, agglomérée à des profondeurs de 0 m. 30 à 1 mètre, une couche de matière organique appelée « allios », dont l'épaisseur est d'environ 0 m. 50 à 0 m. 70. Ce banc très dur est imperméable et l'eau de pluie, ne pouvant le traverser, formait, il y a peu de temps encore, de vastes lagunes qui rendaient une partie du pays inhabitable l'hiver, et par leur dessèchement, insalubre l'été.

En outre, cette eau toujours en contact avec l'allios, dissout la matière organique dont il est composé

en grande partie. Aussi était-elle souvent contaminée au dernier des points et dangereuse pour l'alimentation des hommes et des animaux.

Si bien qu'il y a un demi-siècle à peine, les Landes comptaient parmi les régions les plus insalubres de la France. La vie moyenne n'y était que de 34 ans et 9 mois. Le département des Landes se classait en tête de la France en 1837-1849, pour le nombre d'exemptions de scrofuleux au conseil de révision. Et cette région était considérée comme une des plus pauvres de la France, inculte et inhabitée (1).

Or, à l'heure actuelle, la vie moyenne y est de 41 ans; le département des Landes se range parmi les 4 départements présentant le moins de conscrits scrofuleux. La population est devenue robuste; l'aisance avec la santé est venue aux habitants et la région landaise est une des parties les plus riches de notre pays.

Une transformation aussi extraordinaire est un exemple peut-être unique dans l'histoire économique de la France. Et pour opérer un pareil changement, il a suffi de quelques semences de pins maritimes répandues sur ce sol stérile.

C'est le pin, en effet, qui a fait disparaître les marais et avec eux les fièvres, c'est lui qui a amélioré les conditions climatériques de cette région deshéritée, et c'est lui qui a apporté la richesse, grâce aux exploitations multiples et variées que les hommes peuvent

(1) Chambrelent. « Les Landes de Gascogne », chapitre VI.

se permettre sur sa généreuse et passive structure.

Malgré les excellentes choses déjà dites sur le pin, sur les dunes, sur certaines questions ouvrières des Landes, il nous a paru intéressant de dégager d'une façon précise l'essor économique de cette région, de mettre en lumière tous les éléments qui ont contribué à sa prospérité, espérant aussi sur certains points, apporter quelques renseignements nouveaux.

Pour dissiper tout de suite la confusion que nous avons rencontrée dans les esprits et même dans les ouvrages consultés, sur l'enchaînement des faits qui constituent l'évolution de cette contrée, nous étudierons dans une première partie l'histoire du pin maritime dans les Landes; dans une seconde partie nous signalerons les diverses entreprises agricoles, commerciales industrielles auxquelles son exploitation donne lieu; et nous pourrions apprécier ainsi tout l'intérêt économique de la question. Enfin, nous nous réservons dans une troisième partie de faire connaître en détail l'industrie proprement dite de la matière ligneuse, c'est-à-dire le mouvement des scieries mécaniques, car c'est sur elles que l'on a dit le moins de choses et ce sont elles dont le développement continu nous permettra de mieux juger les progrès accomplis dans les Landes de Gascogne.

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de la forêt landaise

CHAPITRE PREMIER

Le Pin Maritime

Nous n'avons pas grand'chose à dire pour présenter le pin maritime: il est, sans doute, assez connu. Rappelons que le pin et le sapin sont deux grands arbres toujours verts qui appartiennent à la famille des conifères et dont on extrait un suc aromatique souvent abondant, la résine. Aussi ces arbres sont opposés généralement sous le nom de « résineux » à la catégorie des arbres appelés « feuillus ».

Les bois feuillus sont, en effet, dans le langage forestier, des bois composés d'essences à feuilles larges, tels que le hêtre, le chêne, le charme, etc., tandis que les résineux ont des feuilles en aiguilles.

Le pin et le sapin se divisent en de nombreuses catégories déterminées par la largeur du tronc, par la hauteur, la forme de la cime, par les feuilles: pin sylvestre, pin onciné, pin laricio de Corse, pin des Pyrénées, pin maritime, pin pinier, sapin pectiné, épicéa, sapin blanc, mélèze, cèdre, etc.

Le sapin pectiné, le pin sylvestre et le pin maritime sont les plus répandus en France. Le sapin, qui est d'une importance considérable sous le rapport des produits qu'il fournit, est peu résineux. Au contraire, parmi toutes les espèces citées plus haut, le pin maritime est le plus riche en résine. Il est généralement moins grand que le pin sylvestre, lequel s'élève de 30 à 35 mètres, mais sa croissance est beaucoup plus rapide.

Le pin sylvestre, appelé aussi « pin sauvage », ou « pin commun », végète de préférence dans les montagnes (Alpes, Cévennes, Auvergne), mais est surtout répandu dans le Nord de l'Europe, où il porte les noms de « pin du Nord », « pin de Riga », « pin rouge ou d'Ecosse ».

Le pin maritime ou pin pinas're croît naturellement dans le midi de l'Europe et se trouve surtout dans notre région; c'est pourquoi il porte aussi les noms de « pin de Bordeaux, ou pin des Landes ».

Comme arbre résinifère, nous l'avons déjà dit, il l'emporte sur tous ceux de son genre; mais son bois a été longtemps moins estimé que celui du pin sauvage et du pin laricio. Nous verrons dans notre troisième partie, combien de nouvelles et nombreuses

applications nous permettent de modifier sensiblement ce point de vue.

Mais comment ce pin maritime existe-t-il dans notre région? pourquoi l'a-t-on semé dans les Landes? d'où provient-il? C'est ce que nous allons, tout de suite déterminer.

CHAPITRE II

Le Pin maritime est originaire en Gascogne

Au commencement du dix-neuvième siècle, la majeure partie de notre région était une vaste solitude; on rencontrait constamment dans ces plaines de sable, la lande rase: sur un sol plat, sans aucune ondulation, croissaient de grandes bruyères, de hautes fougères, des genêts, des ajoncs, des touffes de joncs et de carex. En certains endroits, les eaux s'accumulaient, elles s'étalaient en larges marécages au moment des grandes pluies; pour franchir ces marécages pour échapper aux piquûres des genêts, et pour surveiller ses brebis qui se glissaient à travers les touffes d'ajoncs dans les brandes, le berger landais circulait monté sur des échasses de quatre ou cinq pieds.

Aujourd'hui, cette immense étendue est recouverte de forêts de pins. Bientôt l'échassier ne sera plus qu'un mythe; les fièvres paludéennes ont disparu; et, là où on ne voyait autrefois que des êtres chétifs, malades, on trouve aujourd'hui une population vigoureuse.

Le grand facteur de ce changement, nous l'avons déjà dit, c'est le pin. Mais est-ce, comme beaucoup le croient, par l'introduction du pin maritime que cette transformation s'est opérée, ou n'est-ce pas plutôt par sa réapparition?

La faveur dont le pin maritime a toujours joui dans les Landes s'explique par ce fait qu'il est, en somme, là, dans l'élément climaterique qui lui convient. On en a eu la preuve, à plusieurs reprises, à l'occasion de phénomènes météorologiques accidentels.

En 1870-71, par exemple, l'hiver très rigoureux, détruisit une grande quantité d'arbres verts; les pins des Landes eurent à ce moment, à subir des froids de plus de vingt degrés: aucun n'y succomba.

On a planté des pins maritimes dans une région humide du centre de la France, la Sologne, qui, par la nature de son terrain présentait des ressemblances avec les Landes. Les plantations y ont d'abord bien réussi, mais, en 1879-1880, est survenu un hiver très rigoureux: 70 000 hectares de forêts de pins maritimes furent détruits en Sologne par suite de l'abaissement de la température. Dans les forêts des Landes, à la même époque, aucun arbre n'était atteint.

Nous pouvons donc affirmer que le pin maritime est originaire en Gascogne (1). Mais comment se fait-il

(1) Nous verrons cependant que le si tristement célèbre hiver de 1709, n'épargna pas les pins des Landes. Mais cette date confirme notre opinion.

alors qu'on ait été obligé de le planter et que la forêt actuelle ait été faite par la volonté de l'homme?

On sait déjà — et nous le verrons plus loin — que l'idée de planter des pins dans cette région vint à l'ingénieur Brémontier, dans le but d'arrêter l'envahissement de la terre landaise par la marche des dunes de sable qui bordent la mer. La réussite parfaite de sa tentative fit généraliser son procédé, et bientôt toute la région fut couverte de cette bienfaisante végétation.

De là, on a cru que Brémontier avait presque — qu'on nous pardonne le mot — inventé le pin maritime pour la Lande; et, tout dernièrement encore, au cours de nos investigations dans le pays, nous avons rencontré beaucoup de personnes notables, industriels de la résine et du bois, qui croient que le pin maritime date dans la Lande depuis Brémontier.

Nous ne voulons certes pas enlever au savant ingénieur, la gloire qui lui revient; et nous ne partagerons pas l'ingratitude de ceux qui, à l'heure actuelle, à l'encontre de l'opinion commune, veulent lui ravir toute la part d'initiative qu'il a apportée dans cette œuvre admirable. Bien au contraire, et nous fixerons plus loin l'axe de cette discussion.

Mais, quoiqu'il en soit, pour avoir l'idée d'employer à son dessein les semences du pin maritime, Brémontier devait savoir que le pin avait quelques chances de réussite. Il avait, en effet, comme exemples, l'aspect de quelques vallées et l'histoire. Nous allons nous expliquer.

CHAPITRE III

La vieille forêt gasconne

Quand les sylviculteurs landais ont, au dix-neuvième siècle, arrêté leur choix sur le pin maritime, ils ne faisaient qu'obéir à une tradition de leur pays : aussi loin que l'histoire permet de remonter, elle montre que les habitants des Landes, les « Lanusquets » s'occupaient de la culture du pin maritime.

Un savant bibliophile, M. le Dr Dubourg, de Saint-Symphorien (Gironde) nous a communiqué des documents authentiques, titres de famille, contrats de vente, de mariage remontant jusqu'au XVI^e siècle, dans lesquels il est toujours question des propriétés de pins que les habitants exploitent avec profit, concurremment avec de maigres champs de céréales. Et même au XVII^e siècle, Colbert fit venir des ouvriers de Norvège pour apprendre aux Landais la manière d'exploiter leurs pins et d'en tirer le goudron.

Mais déjà à cette époque les hauteurs seules étaient cultivées, et aussi les vallées qui restèrent toujours

boisées; or, nous pouvons affirmer que, bien avant, tout le pays landais n'était qu'une immense forêt; mais une forêt déjà exploitée, puisqu'on a découvert en plusieurs points, sous des couches épaisses de tourbes, des troncs de pins entaillés pour l'extraction de la résine. Et cela permet de remonter jusqu'à la préhistoire. Aussi, il est à peu près certain que les Phéniciens, ces intrépides navigateurs, sont venus sur la côte landaise s'approvisionner de poix et de résine.

Enfin, nous avons les témoignages des Romains, que nous ne sommes pas les premiers à citer, même dans une étude de ce genre, puisque dans sa récente thèse sur les « Résiniers des Landes », notre excellent confrère et ami M. Roumégous empruntant cette phrase, à l'histoire locale de Mimizan, de Delest, écrit: « Eliás » Vinetus nous dit que la partie de l'Aquitaine qui touche la mer, est une forêt presque impénétrable dont » les arbres produisent de la résine et de la poix, » et dont le sol sablonneux produit fort peu d'autres » fruits, excepté du seigle et du millet. »

Il n'est pas douteux, en effet, qu'avant le moyen-âge, toutes les dunes du littoral étaient couvertes de bois. Dans les Landes comme en Espagne, le nom de mont s'applique à la fois aux collines de sable et aux arbres qu'elles portent; or, nous trouvons ce mot encore en usage dans Mont-de-Marsan par exemple. On peut en conclure que toutes les hauteurs devenues mobiles plus tard, étaient jadis uniformément boisées et par conséquent non moins stables que les falaises des Pyrénées qui les continuent au Sud. D'ailleurs,

il reste encore sur les dunes quelques débris des anciennes forêts; non loin de l'étang de Cazaux, au sud du bassin d'Arcachon, le voyageur peut s'égarer dans une solitude où se dressent des pins gigantesques sans rivaux en France et des chênes de plus de dix mètres de tour.

Depuis les temps les plus anciens, le pin s'était donc montré merveilleusement adapté au climat et au sol du littoral.

Le fameux incendie du « pignada » du Marensin signalé par l'intendant d'Etigny en 1755 aurait à lui seul consumé plus de 50.000 hectares.

Mais précisément les incendies de ce genre furent trop nombreux, car la malveillance des bergers n'y était pas étrangère: les bois ne laissaient pas assez de place pour leurs pâturages. Puis il y eut aussi une exploitation inconsidérée de la forêt par des propriétaires imprévoyants, qui vint ajouter son action néfaste à celle des incendies.

Et voilà pourquoi, sans doute, à la fin du dix-huitième siècle, cette merveilleuse végétation avait fait place à une lande rase et pauvre. Le pays devint celui que nous avons déjà décrit, un pays malsain et misérable. Il ne restait plus que 200.000 hectares de terres cultivées (seigle, millet) contre 700.000 hectares incultes, abandonnés à la libre paisson des troupeaux.

Mais il restait cependant encore (et cela est important, parce que c'est ignoré même de beaucoup de Landais), 100.000 hectares de vieilles forêts, le long de quelques vallées, comme celles de la Leyre et du

Ciron; et ces forêts se composaient de chênes et de pins maritimes.

Enfin, il faut ajouter 100.000 hectares de dunes le long de la mer. Or c'était là un danger nouveau à côté de la pauvreté et de l'insalubrité de ce pays. Ces montagnes mobiles marchaient vers l'intérieur des terres. Mais leur danger au contraire fut salutaire. Car c'est pour lutter contre la menace continuelle des sables que fut prise la première initiative qui devait régénérer une région tout entière.

CHAPITRE IV

Les dunes

Maintenant que nous connaissons l'histoire de la vieille forêt gasconne, nous pouvons affirmer avec Hüffel que les dunes sont la conséquence du déboisement inconsidéré des côtes.

L'origine, en effet, en est relativement récente; nous avons dit dans le chapitre précédent qu'elles n'existaient pas avant le Moyen-Age; et le premier ouvrage qui en fait mention date du quinzième siècle, ce sont les « Essais » de Montaigne.

Au chapitre XXX du livre premier, Montaigne dit:
« En Médoc, le long de la mer, mon frère, sieur d'Arsac
» veoid une sienne terre ensepvelie sous les sables
» que la mer vomit devant elle... Les habitants disent
» que depuis quelque temps la mer se pousse si
» fort vers eux qu'ils ont perdu quatre lieues de
» terre. »

Et, en effet, après ce déboisement excessif, les ani-

maux lâchés dans les dunes broutèrent les herbes et piétinèrent le sol; les sables redevenus libres furent soumis à l'action du vent d'ouest, qui est le vent dominant de la côte; et voilà comment d'après Reclus, naquit le danger des dunes.

A chaque tempête les crêtes des monticules au-dessus desquelles la poussière tourbillonnait comme une brume, s'avançaient incessamment vers l'Est; les talus de sable croulant gagnaient sur les plaines de l'intérieur et dans leur marche recouvraient landes et marais, villages et cultures (1).

C'est ainsi qu'ont disparu les bourgades de Lilian, de Los, de Sart, de Contis et d'Auchise, dont on ignore même jusqu'à l'ancien emplacement. Le village de Lège a fui deux fois devant les sables, de 4 kilomètres en 1480 et de 3 kilomètres en 1660. Le bourg de Mimizan, qui fut un des plus importants des Landes, a dû reculer également; lorsqu'on se décida enfin à fixer les dunes du voisinage par des plantations de pins il n'y avait plus de temps à perdre et nous nous permettons de citer cette image saisissante empruntée encore à Reclus: « les deux ailes avancées » d'un croissant de sable se recourbaient autour des » maisons; on eut dit une énorme gueule prête à » les dévorer ».

A la fin du siècle dernier, les dunes de la côte, poussées par le vent de la mer s'avançaient par

(1) Reclus. Géographie universelle.

année, d'environ 20 à 25 mètres vers l'Est; en continuant sa marche avec la même vitesse, le flot des sables eût pu recouvrir Bordeaux dans l'espace de vingt siècles et l'eût préalablement noyée sous les eaux marécageuses.

Au sud d'Arcachon, on rencontre encore certains monticules de sable qui atteignent 90 mètres de hauteur; ce sont les plus élevés d'Europe.

Le pays était donc menacé d'une double invasion, celle des sables et celle de la mer. Mais grâce à la persévérance de Brémontier, inspecteur général des Ponts et Chaussées, on a pu arrêter ces montagnes mobiles.

Nous avons dit qu'une discussion était née au sujet de ce grand ingénieur. Etablir le point précis de cette discussion, c'est présenter nettement l'histoire de la fixation des dunes. Et nous tenons d'autant mieux à le faire que dans sa thèse déjà citée sur les « Résiniers des Landes », M. Roumégous l'a simplement signalé les deux opinions contraires au sujet de Brémontier en jetant un doute qu'il n'éclaircit pas.

M. Roumégous écrit: « Dans l'opinion générale, c'est » à Brémontier que l'on doit une aussi heureuse transformation. En ce moment, un comité de commerçants s'est constitué pour lui élever une statue en témoignage de reconnaissance. Nous apprenons d'un autre côté que cet homme que l'on veut glorifier n'a » été qu'un plagiaire; qu'il aurait dérobé les plans qui l'ont guidé, que c'est à un autre que revient l'honneur de la plantation du pin ». Puis, M. Roumégous ajoute: « la question présente pour nous peu d'import-

» tance », car M. Roumégous s'inquiète surtout d'une question ouvrière et il a hâte d'attaquer le point capital de son sujet qui se réfère aux grèves des résiniers.

Pour nous, au contraire, qui étudions le développement général économique des Landes, cette discussion a son importance. Surtout à l'heure où un monument va être élevé à Brémontier, il est bon de préciser l'œuvre de celui-ci.

En tout cas, que le Comité pour l'érection de ce monument se rassure : Brémontier l'a bien mérité.

Cette discussion en somme, est très simple. La grosse erreur est celle que nous avons déjà signalée et qui consiste à croire que le pin est venu dans les Landes par la seule volonté d'un homme. Et alors, si l'on apprend que le premier qui a eu cette idée n'est pas celui que l'on avait cru tout d'abord, celui-ci est traité de plagiaire et bientôt peut-être d'ignorant.

Mais rappelons-nous que le pin est l'arbre des Landes, que c'est l'homme qui l'en a chassé et qu'au moment où il faudra fixer les dunes, le pin existe encore dans quelques vieilles forêts qui couvrent 100.000 hectares le long des vallées.

Sans doute, une idée aussi simple soit-elle est souvent difficile à concevoir, et l'exemple de l'œuf de Cristophe Colomb sera éternel. Mais l'idée de planter sur les dunes, les arbres que l'on voyait pousser dans les forêts voisines et que l'on savait par l'histoire être originaires dans le pays, cette idée n'était pas le côté difficile de l'œuvre. Et sans doute — or ici,

nous sommes plus catégorique que M. Roumégous car nous l'affirmons — ce n'est pas Brémontier qui a eu le premier cette idée. Mais c'est lui qui a trouvé le moyen de la réaliser, c'est lui qui a donné la véritable impulsion à l'œuvre de reboisement, c'est lui dont la persévérance a obtenu les premiers succès, et c'est certainement son nom qui est le plus glorieux dans l'histoire économique de notre région.

C'est au dix-septième siècle, — et Brémontier ne devait venir qu'à la fin du siècle suivant — que fût faite la première tentative de fixation des dunes. En 1629, en effet, la ville de Bayonne fit semer des pins, au Boucau-Neuf, pour maintenir à cet endroit l'embouchure de l'Adour.

Mais ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle que des essais importants et décisifs devaient être faits. Le baron Charlevoix de Villers, ingénieur de la marine, fut chargé en 1778 d'une mission d'études pour établir un port militaire à Arcachon. Or, gêné par la marche des sables, il eut l'idée de les arrêter par l'ensemencement de pins, en retenant la graine par un procédé qui restait à déterminer. La mort l'empêcha de terminer sa mission et c'est alors qu'apparut Brémontier qui lui fut désigné comme successeur.

Brémontier n'eut donc pas le premier l'idée de planter des pins dans les dunes, mais il trouva le procédé cherché par son prédécesseur. Il faisait semer par hectare, à la volée, 25 kilogrammes de pin maritime, 8 kilogrammes de graines de genêt et 5 kilogrammes de graines de gourbet.

Ses premiers essais étant en voie de réussite, il s'attacha à son œuvre avec opiniâtreté. Il fit des semis en 1788, 1792 et 1793 sur une étendue de 4890 mètres de longueur dans les dunes de Bordeaux entre la petite forêt d'Arcachon et le bassin de Pilat. (Exposé des motifs de l'arrêté du 13 messidor an IX).

La réussite de ces essais ne laissa aucun doute sur l'efficacité des moyens proposés, et l'Institut National y donna sa pleine adhésion, ainsi qu'il résulte d'un rapport de la classe des sciences et arts du 13 floréal an VIII. Brémontier obtint un premier crédit de 4400 livres; puis en 1806, il obtint du Premier Consul, un crédit annuel de 500 francs. Il mourut en 1809.

Mais, en présence de ces résultats, le gouvernement intervint encore. Les Consuls avaient déjà pris un arrêté du 13 messidor an IX, confiant aux préfets la surveillance des travaux à effectuer, et nommant, en outre, un inspecteur spécial et un garde forestier. Puis les travaux furent généralisés sur toute la côte par un décret du 14 décembre 1810 et achevés en 1864.

Le décret de 1810 s'applique aussi bien aux dunes qui appartiennent à l'Etat qu'à celles qui peuvent être la propriété des communes ou des particuliers.

Aussi, à l'heure actuelle, tout le littoral est couvert de magnifiques plantations; l'humidité habituelle des sables favorise singulièrement la végétation qui là, plus que partout ailleurs, peut-être, fait preuve d'une étonnante prospérité.

Nous pouvons donc, avant de terminer ce chapitre, adresser des éloges à ceux qui ont pris l'initiative d'élever un monument à Brémontier. Ils suivront l'exemple de la ville de la Teste de Buch, qui a déjà placé en 1818, une cippe sur la dune la plus proche des maisons, en l'honneur du grand ingénieur. Et ce sera la façon la plus logique de clore la discussion qui s'est élevée à son sujet. Cette œuvre symbolisera la reconnaissance de la région landaise envers l'un de ses plus grands bienfaiteurs ; elle honorerà la mémoire de l'homme qui a rendu à son pays les plus signalés services.

Les arbres résineux ne sont pas d'ailleurs, les seuls qui puissent prospérer dans les dunes ; toutes les espèces de chêne, l'aune, le saule, l'arbousier, le châtaignier, les alisiers, les pruniers, les cerisiers, la vigne, les légumes, les céréales, tout y réussit parfaitement bien. Cependant l'emploi des arbres qui conservent les feuilles pendant l'hiver a dû être préféré. Ils sont nécessaires pour rompre l'action des vents et empêcher l'introduction des sables dans les plantations. Aujourd'hui, ces masses de sable qui menaçaient de leur envahissement toutes les communes du littoral sont fixées à peu près sur toute leur étendue, soit 100.000 hectares. Et les côtes du golfe de Gascogne n'offrent plus au voyageur, à la place de ce rivage perfide où rien de fixe ne pouvait l'aider à diriger sa marche au milieu des dangers, qu'une chaîne de côteaux verdoyants.

Cet immense pignada qui couvre les dunes, s'é-

tend, en effet, en longueur, entre l'Adour et la Gironde et sur une largeur de 4 à 5 kilomètres.

Entre elle et le rivage, cette côte aujourd'hui rieuse, forme une immense plage de 200 kilomètres de long où les stations balnéaires se multiplient et s'enrichissent. Et c'est sans doute pour cela et aussi à cause du reflet argenté de la mer mêlé au ton vieil argent des cimes des pins que cette côte est devenue la « Côte d'Argent », nom dont elle a été assez récemment baptisée et dont le succès considérable en a consacré définitivement l'heureux choix.

CHAPITRE V

La Lande intérieure

Mais les dunes fixées, il restait encore la lande, véritable sahara intérieur de 635.000 hectares.

Déjà, deux lois révolutionnaires des 28 août 1792 et du 10 juin 1793 avaient commencé la rénovation. Elles avaient en effet, attribué le vacant aux communes et en avaient ordonné le partage. Les particuliers stimulés par ces décisions empiétèrent partout sur le vacant pour le reboiser et le cultiver. Mais cela ne produisit aucun résultat notable; et, tandis que les côtes de Gascogne, vers le milieu du dix-neuvième siècle, reprenaient leur aspect prospère des temps anciens, la lande intérieure restait infertile, malsaine, peu habitée.

Or, rien ne pouvait mieux la sauver que le reboisement.

Dans un remarquable article « Les Arbres », paru sur le « Figaro », du 6 février 1910, M. Marcel Prévost, de l'Académie Française, se plaint de la destruction continuelle de nos forêts par des propriétaires

cupides devant l'exigence des industries toujours plus nombreuses. Et il dit :

« Ainsi l'homme exagère son droit de modifier les
» conditions de la nature vivante dans les contrées
» qu'il habite: il ne veut pas comprendre qu'une
» vaste forêt d'arbres puissants, en tel endroit du
» monde, est un organisme qui s'est créé là par la
» force des choses et qu'on ne supprimera pas im-
» punément. »

Et il semble bien que cette parole quelque peu prophétique puisse sans peine s'appliquer à l'histoire des Landes. Les Landes étaient une forêt, et elles sont devenues landes parce qu'on a détruit la forêt; l'homme ne peut sauver ce pays perdu qu'en replantant les arbres qu'il a détruits.

« Les ruisseaux — écrit M. Marcel Prévost — que
» les racines ne divisent plus, ne ralentissent plus
» aux pentes des coteaux, se changent soudain en
» torrents, forcent les rivières à des débordements im-
» pétueux. Les pluies, que ne sollicite plus l'attrait
» magique des cimes d'arbres, s'amoncellent dans les
» nuages puis crèvent tout d'un coup en déluges.
» Pour avoir failli aux lois essentielles de la nature,
» l'homme devient la proie d'une nature sortie de ses
» lois. ».

Oui, c'est par le déboisement que la lande était devenue malsaine, marécageuse, c'est par le reboisement seul qu'on pouvait la sauver.

Le style poétique de M. Marcel Prévost est d'une grande réalité scientifique. Le reboisement, en effet,

empêche le ruissellement, lequel provoque les inondations qui ravagent les cultures; et il régularise le régime des sources en empêchant le ruissellement. De plus, il régularise le régime des pluies: cet « attrait magique », c'est l'humidité produite par le dégagement d'oxygène et d'hydrogène; ce sont les vapeurs d'eau qui se forment au-dessus des arbres et qui se changent en pluie. Enfin le reboisement a d'importantes conséquences bactériologiques, car les sources venant des forêts sont indemnes de pollution.

Pour donc sauver la Lande de sa pauvreté et de sa mauvaise situation climatérique, il fallait songer à la reboiser.

Or, la merveilleuse réussite des **pins sur les dunes**, devait évidemment faire penser à cet arbre providentiel pour régénérer le pays landais.

Mais le travail devait être moins facile que sur les côtes; là, nous avons dit combien le sable légèrement humide se prêtait à une prospère végétation; tandis que dans la terre de l'intérieur, la couche d'allios qui se trouve — nous l'avons vu — à une profondeur de 0 m. 30 à 1 m., allait gêner le développement des racines de pins qui ne peuvent pas le traverser; et à l'heure actuelle encore le pin de dune a plus de valeur que le pin des landes. Certains pins des dunes de La Teste, produisent de la résine à 14 ans, tandis que l'exploitation résineuse ne commence guère dans la Lande qu'à 25 ans; et les pins sont d'autant plus gros que l'allios est à une profondeur plus grande parce que là les racines peuvent être droites et ver-

tiques, tandis qu'elles s'allongent parallèlement au sol quand la couche de sable est mince et elles ont moins de force.

A cette difficulté, s'ajoutait celle de l'état du sol, marécageux et broussailleux. Mais, grâce à l'énergie de deux hommes dont les noms doivent être ajoutés à la suite de celui de Brémontier dans la liste des bienfaiteurs des Landes, le baron d'Haussez, et Chambrelent, l'œuvre fut attaquée avec courage et couronnée du plus éclatant succès.

Le baron d'Haussez fut préfet du département des Landes dès les premiers jours de la Restauration et il entreprit d'améliorer son sol misérable par la plantation des pins, c'est-à-dire d'employer dans la lande intérieure, le procédé réalisé par Brémontier sur la côte.

Nommé plus tard préfet de la Gironde, il retrouva dans certaines régions de ce département un sol pareil à celui des Landes et l'améliora par le même moyen.

Dans son intéressant ouvrage: *Etudes administratives sur les Landes*, nous relevons ces paroles: « J'ai persuadé aux habitants que la terre qui les porte » vaut mieux qu'ils ne le pensent, que ses produits » seront abondants dès qu'ils seront demandés avec » opportunité et que si elle ne rend pas davantage, » c'est à des méthodes sérieuses, invariablement employées, c'est à une routine irréfléchie constamment consultée, c'est enfin aux hommes et non » aux choses qu'il faut s'en prendre. »

Jules Chambrelent, ingénieur en chef des ponts et chaussées, fut envoyé en mission dans les Landes en 1837, c'est lui qui a fait le plus pour leur assainissement en donnant l'écoulement des eaux vers la mer. Il a fallu en effet assainir ces terrains vagues, avant de les mettre en culture; pour cela, on a d'abord creusé des rigoles convenablement espacées, destinées à empêcher les eaux de pluie de séjourner à la surface du sol; on a construit ensuite des canaux collecteurs ayant plus de trois mètres de largeur; l'ensemble des rigoles a été relié à ces canaux; enfin un grand canal qui a plus de 12 mètres de largeur et longe la ligne des dunes complète ce système de drainage; ainsi les eaux sont de proche en proche amenées auprès du rivage et finalement jetées à la mer.

L'œuvre d'assainissement a été achevée par la construction de puits filtrants: l'eau ne manquait pas dans les Landes; mais elle contenait toute une série de résidus nocifs; il a fallu pour l'alimentation assurer aux habitants des eaux indemnes et c'est par le moyen des puits filtrants que l'on y est parvenu.

Le pays ainsi assaini, Chambrelent s'occupa de le mettre en valeur. Et il y arriva par le développement méthodique des plantations forestières.

Une loi du 19 juin 1857 obligea les communes à assainir et à ensemençer.

Quand Chambrelent mourut à Paris, en 1899, sa vie active et si bien remplie avait été récompensée par le titre d'inspecteur général des Ponts et Chaussées.

Il avait en effet, reboisé plus de 500.000 hectares de landes.

Aussi, aujourd'hui, les parties sablonneuses les plus infertiles ont déjà pris une valeur considérable. Il n'est plus que peu de régions dans la contrée où l'on puisse voir la lande rase, telle qu'elle se montrait aux générations passées, c'est-à-dire immense comme l'Océan avec la rondeur du ciel pour paysage. Mais déjà, là où elle a gardé son ancien aspect, l'œil se repose, aujourd'hui et même très agréablement à l'extrême horizon, sur la lisière vaporeuse de la forêt. Et celle-ci rend de plus en plus rares ces espaces vides en les resserrant de plus en plus. Les grandes bruyères, les hautes fougères, les ajoncs, les touffes de jones et de carex, toute cette végétation spontanée cède peu à peu devant les plantations de pins.

Aussi ce pays, autrefois deshérité et laid, offre aujourd'hui un aspect plutôt grandiose. Les pins sont hauts, droits, toujours verts et si le parallélisme de leurs tiges a quelque chose d'un peu monotone, il règne dans l'ensemble de cette colonnade majestueuse, une harmonie qui plaît à voir. Et là où la forêt de pins se confond avec la forêt de chênes, là où une rivière se creuse parmi les rochers insoupçonnés, c'est un site exquis que les touristes visitent avec plaisir et curiosité. Et cela n'est pas indifférent à l'économie du pays. C'est ainsi que la vallée du Ciron, dans la Petite Lande, le long des vieux châteaux de la Trave, d'Ilon, de Villandraut, cachant son eau rapide sous la haute ramure des pins, des ormeaux et

des chênes, jouit, dans le sud-ouest, de la réputation d'un des plus remarquables paysages.

Dans la partie méridionale des Landes, connue sous le nom de Marensin, on cultive aussi le chêne-liège et chaque village de la contrée possède des avenues de grands chênes, plus belles que les promenades célèbres des cités populeuses de la France.

Mais cette région n'est pas seulement devenue belle, elle est devenue riche et une des plus riches de notre pays. Et maintenant que nous avons vu comment elle s'était transformée dans son aspect général, nous allons étudier ce qu'elle rapporte.

Aussi, pour terminer cette première partie de notre ouvrage et la rattacher aux chapitres suivants qui vont traiter du revenu, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de citer la phrase suivante empruntée encore à l'article déjà mentionné de M. Marcel Prévost :

« Dans une partie de la Gascogne, on s'est avisé un
» beau jour de semer des pins dans des marécages où
» fermentaient toutes les fièvres. Les pins sont grands
» aujourd'hui, les marécages ont disparu avec la pesti-
» lence; la race des habitants se restaure, la beauté
» des bois attire l'étranger qui apporte maintenant
» l'or des villes dans nos stations des Landes et cette
» contrée qui, jadis, était désignée comme la « mau-
» vaise terre », rapporte plus à celui qui la possède
» que des coteaux de vignoble et des plaines de fro-
» ment. »

DEUXIÈME PARTIE

L'Exploitation du pin

CHAPITRE PREMIER

La région Landaise

Nous avons déjà dit la situation, les dimensions, la forme de la région landaise. Ajoutons qu'on y distingue généralement trois parties.

Au nord, la Petite Lande, qui est la contrée boisée du département de la Gironde, comprenant une partie des arrondissements de Bazas, de Bordeaux et de Lesparre. Elle termine la grande région landaise, en une pointe qu'effilent jusqu'au Verdon les vignobles du Sauternais et du Médoc et où on rencontre aussi des peupliers et des chênes.

Au Sud, le Marensin, avec Dax, pour principale ville, où poussent, outre le pin, le chêne-liège, le chêne tauzin et d'autres essences. Le sol n'y est pas entière-

ment siliceux, on sent la proximité de la plaine fertile de la Chalosse et des coteaux des Pyrénées.

Au centre, enfin, la Grande Lande, la vraie lande d'autrefois, aujourd'hui forêt immense et uniforme, exclusivement plantée de pins.

Cette division n'offre pas pour nous un très grand intérêt économique. L'essor de la Lande, nous l'étudions dans sa généralité et nous n'aurons pas dans un pareil sujet de grandes différences à signaler entre telle et telle partie de notre région. L'exploitation du pin s'y fait presque partout de la même façon, sauf des procédés de détail, des applications dans les débouchés que nous mentionnerons quand cela sera utile.

Sans doute, la Petite Lande et le Marensin ont un sol plus fertile que la Grande Lande et la propriété y a généralement un peu plus de valeur; mais la dune qui longe les trois régions offre un sable encore plus profond et plus propice à la croissance du pin. Ce sont là des différences qui s'effacent dans le progrès d'ensemble que nous étudions.

Cependant, la Petite Lande et le Marensin confinant à des contrées de tout temps plus peuplées à cause de leur ancienne fertilité, sont également plus peuplées que la Grande Lande; la propriété y est plus morcelée; les voies de communication y sont plus nombreuses, les moyens plus rapides.

La Grande Lande, en effet, n'a pas de rivière. Elle confine à peine au nord, au cours supérieur de la Leyre laquelle va se jeter dans le bassin d'Arcachon,

après avoir offert à la Petite Lande un moyen de transport des plus appréciables. La Petite Lande est également traversée par le Ciron qui n'est que flottable, mais qui apporte à la Garonne, avec Bordeaux pour objectif, une grande quantité de poteaux de mine expédiés en radeaux. Quant au Marensin, il est assis sur le bassin de l'Adour, qui va alimenter le port de Bayonne de ses produits.

Les routes sont également rares dans la Grande Lande, ou mal entretenues, ne se distinguant souvent des petits chemins sablonneux que par leur largeur. Mais en revanche — et cela est le signe d'un essor économique, d'une étonnante rapidité — les lignes de chemins de fer y sont déjà très nombreuses.

Parce que le pays a eu besoin d'écouler des produits, on a laissé les routes ce qu'elles étaient, pour multiplier un moyen beaucoup plus commode pour l'activité commerciale, la voie ferrée. Et à ce point de vue la Grande Lande s'est presque aussi bien développée que le nord et le sud, car à l'heure actuelle toute la région est une des plus richement pourvues de chemins de fer.

La grande ligne de Bordeaux-Bayonne, où passe le Sud-Express Paris-Madrid, traverse la Lande dans toute sa longueur et à cette ligne viennent affluer de nombreuses lignes d'embranchement qui desservent des deux côtés, la forêt de pin.

Du côté de la mer, ce sont :

Dans la Petite Lande :

Les lignes de Factice à Lesparre.

De Lamothe à Arcachon et à Cazaux.

Dans la Grande Lande :

D'Ichoux à Parentis-en-Born.

De Labouheyre à Mimizan.

De Morcenx à Mézos et à Uza.

Dans le Marensin :

De Laluque à Linze.

De Saint-Vincent à Léon.

Vers l'intérieur :

De Lacture à Hostens et Saint-Symphorien.

D'Ichoux à Pissos.

De Labouheyre à Sabre.

De Laluque à Tartas.

Notre région est également reliée aux deux autres grandes voies de la compagnie du Midi : celle de Bordeaux-Cette et celle de Bayonne-Toulouse.

A celle de Bordeaux-Cette, par les lignes :

De Saint-Symphorien à Beautiran.

De Bazas à Langon.

De Mont-de-Marsan à Marmande.

De Mont-de-Marsan à Port-Sainte-Marie.

A celle de Bayonne-Toulouse :

Par la ligne de Dax-Puyoo.

Et la ligne de Morcenx-Tarbes qui passe par Mont-de-Marsan.

Et ces différentes lignes sont également reliées les unes aux autres de la façon la plus heureuse et la plus profitable pour le pays.

C'est ainsi que la ligne Langon-Bazas a été prolongée jusqu'à Bourriot-Bergonce sur la ligne de Mont-

de-Marsan-Marmande. Cette même ligne Langon-Bazas est rejointe à Nizan par la ligne Luxey-Nizan qui passe par Saint-Symphorien et correspond ainsi avec la ligne Saint-Symphorien-Beautiran. Celle-ci croise également à Hostens, la ligne Facture-Hostens. Enfin tout dernièrement la ligne Nizan-Luxey a été prolongée jusqu'à Mont-de-Marsan.

Mont-de-Marsan, chef-lieu du département des Landes, commande ainsi tout un réseau de lignes. Toutes les parties des Landes, dunes et intérieur, Marensin, Grande Lande et Petite Lande sont reliées entre elles; tout le pays est sillonné de voies ferrées et ces voies sont encadrées de grandes lignes qui font communiquer cette contrée avec les grands centres de Bordeaux et Bayonne, sur l'Atlantique, Cette et Marseille sur la Méditerranée, ouvrant ainsi au pays Landais les portes de l'exportation.

On conçoit aisément combien tous ces nouveaux chemins de fer ont influé sur le développement économique des Landes; mais il y a là une influence réciproque; et les pouvoirs publics et les compagnies n'ont risqué leur responsabilité et leurs capitaux que parce qu'ils étaient assurés d'un chiffre d'affaires que leur garantissait la prospérité nouvelle de cette région.

CHAPITRE II

Les cultures

La région landaise produit en effet, le pin. Elle produit aussi cependant les céréales. Disséminés dans la forêt, des champs de seigle, des prairies, des jardins potagers entourent les métairies. C'est en effet par le métayage qu'est exploité presque généralement le pin dans les Landes. Le métayer, logé gratuitement dans une maison isolée dans la campagne, la métairie, est payé pour ses travaux par une partie du revenu, qui est presque à peu près partout la moitié.

Autrefois, du temps de la lande rase, le métayer n'avait même à s'occuper que de champs très réduits nous le savons et d'un revenu si maigre que les Landes étaient le pays le plus pauvre de France. Aujourd'hui le métayer s'occupe aussi de la forêt et surtout de l'extraction de la résine.

Aujourd'hui les Landes sont un pays riche. Et il est certain que ce ne sont pas les quelques hectares de terre labourable qui entourent la métairie, qui font la richesse du pays, ce sont les pins et la résine qu'ils

donnent, puisqu'en effet cette richesse commence à apparaître avec la plantation du pin et surtout seulement depuis 1857.

La loi du 19 juin 1857, que nous avons déjà signalée, obligeait en effet, les communes à assainir et ensemen-
cer dans le délai de 12 ans et c'est surtout depuis cette époque que la lande s'est transformée en pignada.

Cependant certaines personnes semblent regretter que la mesure qui a été prise relativement à la vente des landes et à leur mise en forêt ait été trop précipitée. M. Dromart, ingénieur civil, présenta en 1872 à la Société des Agriculteurs de France un rapport dans lequel nous relevons ces phrases intéressantes :

« Quoiqu'il semble absurde de perdre son temps
» et son argent à faire produire à une terre ingrate
» des céréales qui rapportent fort peu relativement
» au travail qu'on y met, il n'en est pas moins vrai,
» pour tous ceux qui examinent la question, non au
» point de vue économique généralement adopté, mais
» en tenant compte de la physionomie toute particu-
» lière du pays, que, non seulement il n'y a pas possi-
» bilité de détruire les terres arables, mais encore
» qu'il est du plus grand intérêt d'en augmenter le
» nombre. »

Il y a une contradiction dans l'opinion de M. Dromart; pourquoi augmenter le nombre de champs de céréales qui « rapportent fort peu » sur cette terre que M. Dromart lui-même reconnaît « ingrate ». Il va tâcher de nous l'expliquer plus loin; mais surtout, il écrivait cela en 1872 et les résultats économiques de

la forêt n'avaient pas encore pu être appréciés comme ils le sont aujourd'hui. De plus, quoiqu'en pense M. Dromart, on n'a rien voulu détruire. La généralisation des plantations forestières n'a presque pas touché aux 200.000 hectares de terres labourables. Les champs de seigle et de millet, autrefois points isolés dans la lande, aujourd'hui entourés de forêts, existent toujours avec de vertes prairies et de riants jardins (1).

« En décrétant — ajoute M. Dromart — la mise en
» valeur des Landes dans un délai aussi court et
» en détruisant le pâturage, on avait prononcé la con-
» damnation de l'agriculture, condamnation qui n'a
» pas été ratifiée par la majeure partie de la popula-
» tion, car si celle-ci avait été consultée, elle n'aurait
» certainement pas approuvé une mesure aussi préci-
» pitée et aussi radicale. Je ne veux pas critiquer l'idée

(1) Le chiffre de 200.000 hectares est cependant exagéré si l'on veut seulement tenir compte de la vraie région landaise. Pour obtenir ce chiffre, il faut y comprendre les champs de froment, d'avoine et de maïs qui sont évidemment dans la Gironde et dans les Landes, mais en dehors de la zone forestière, c'est-à-dire au nord dans le Bordelais, au sud, dans la Chalosse.

Dans la vraie région landaise, il faut compter.

68.475 hectares de seigle.

14.624 » de millet.

8.616 » de maïs.

352 » de sarrasin.

(Calcul fait d'après les données de l'Annuaire Statistique de la France de 1908, p. 112 et 116).

» de la mise en forêts des Landes, car elle est excellen-
» te, mais il fallait un siècle pour la résoudre et encore
» devait-on réserver dans chaque commune la part
» de l'élément agricole. La sagesse consistait, tout en
» poussant au boisement des Landes à ne le faire
» qu'autant et qu'à mesure des bras disponibles et
» au lieu de détruire l'agriculture en supprimant le
» pacage, on devait faire à celui-ci une large part..
» Il faut concilier les intérêts agricoles et forestiers
» et non favoriser toujours ces derniers qui ne pros-
» pèreraient pas sans l'agriculture, car celle-ci peut
» conserver et attirer les bras sans lesquels les forêts
» n'ont aucune valeur. Il faut des métairies partout
» où il y a des exploitations forestières. Sans elles
» pas de populations fixes. Il faut du gros bétail pour
» le transport des produits qui, en général, ont à par-
» courir des distances considérables, du petit bétail
» pour les engrais et par conséquent du pâturage.
» Aussi sans pâturage, pas de métairies, sans métai-
» ries pas de bras, sans bras, pas de forêts. C'est un
» cercle dont on ne peut pas sortir. .

Ces paroles sont intéressantes, mais M. Dromart s'exagère le mal qu'il redoute. Sans doute, les pâturages ont perdu par suite de la disparition de la lande; mais c'est une disparition profitable, et nous verrons que personne ne s'en plaint. D'ailleurs les prairies aujourd'hui suffisent. Il est vrai que les prairies suffisent parce que le bétail à élever n'est pas le même; les troupeaux de moutons en grande

partie ont été remplacés par la vache laitière; cela, d'ailleurs, non pas tant à cause de la disparition de la lande, mais pour un autre motif très particulier: près des terrains ensemencés, pendant deux ou trois ans, la garde de ces troupeaux était devenue très difficile; la brebis est friande des jeunes pousses de pins, et une cinquantaine de ces animaux avait tôt fait de ravager une surface de plusieurs hectares nouvellement ensemencés. De là un retard, et une nouvelle dépense pour le propriétaire, avec le risque d'une nouvelle dévastation.

Et, lorsque c'était chez le propriétaire voisin que le troupeau s'introduisait, le règlement du dommage ne se faisait que devant le juge de paix. C'était une source de continuelles discordes et d'une inimitié constante entre les propriétaires; pour une futilité quelconque, c'étaient des procès interminables; et, chaque semaine, les audiences à la Justice de Paix étaient au chef-lieu de canton, des jours de réunion tout comme les jours de fête ou de marché. Aujourd'hui cinq ou six vaches laitières ont remplacé cinquante brebis; il leur faut des pâturages moins étendus et la garde bien plus facile est confiée aux femmes ou aux enfants. (1) et (2).

Ce changement était donc nécessaire, et c'est, sans

(1) Aujourd'hui, seuls, de très gros propriétaires ont conservé des troupeaux de moutons qu'ils divisent entre plusieurs métairies, et pour lesquels ils peuvent faire des pacages spéciaux.

(2) Aujourd'hui le juge de paix est appelé à juger deux ou trois litiges par mois.

doute ce que ses adversaires déploraient : l'engrais de la vache ne vaut pas l'engrais de la brebis ; et les champs donnent certainement un peu moins de seigle qu'autrefois. Mais le métayer ne s'en plaint pas, parce que d'abord, il leur consacre moins de temps pour s'occuper davantage du pin, et que, ensuite avec l'argent que lui procure la forêt, il s'adresse maintenant au boulanger au lieu de faire lui-même son pain ; il mange du bon pain de froment au lieu de manger du pain de seigle.

Cela évidemment n'est pas général ; mais lorsqu'il fait encore son pain, le métayer fait mélanger par son meunier, à son seigle, une égale quantité de blé que lui permettent de s'acheter ses revenus forestiers ; et le pain ainsi obtenu, d'une légère teinte grise, a un goût délicieux. Les meuniers, devant l'exigence de l'habitant des campagnes, ont tous transformé leurs moulins en petites minoteries, ont installé des blutoirs auto-hydrauliques pour purifier d'une façon parfaite la farine que le pauvre landais d'autrefois acceptait, à peine séparée grossièrement du son.

Quant à la « cruchade » farine cuite de maïs, de millet ou de sarrasin, qui entraît dans la consommation du métayer, en aussi grande quantité que le pain de seigle, on n'en fait presque plus nulle part.

La question du pâturage s'efface donc devant le bien-être apporté par la forêt ; mais même au point de vue spécial de l'élevage le remplacement des troupeaux de brebis par les vaches laitières a été une des sources de l'aisance acquise par le métayer des

landes. C'est que celui-ci ne retirait pas un grand profit du troupeau, il n'avait même droit à aucun revenu quant à cet objet; seul, le berger, généralement membre de sa famille, était payé, mais payé en nature, par prélèvement sur la récolte des céréales; Et le propriétaire lui-même obtenait peu de choses de ses moutons; un peu de laine abîmée par les brandes et les ajoncs à travers lesquels ils passaient et quelques agneaux mâles qui se vendaient mal; quant aux femelles, elles suffisaient à peine au remplacement des brebis décimées chaque année, empoisonnées par les eaux jaunâtres des lagunes.

Avec la vache, le métayer a pour lui, la vente du lait, et la moitié du prix du veau qu'il vend à l'âge de trois mois..

N'employant plus le maïs, le millet et le sarrasin, pour sa nourriture, il élève de la volaille qu'il écoule facilement et avantageusement sur le marché.

Quant à la paire de bœufs, qui sert à l'exploitation agricole, et que le métayer a en cheptel avec le propriétaire, il ne devait espérer autrefois aucun bénéfice sur leur renouvellement; par suite de la mauvaise qualité de l'eau qu'ils buvaient, ces animaux ne profitaient guère, et au bout d'un an, il fallait les vendre souvent avec perte, si on ne voulait pas les voir dépérir et devenir malades.

Aujourd'hui, par suite des nombreux transports de bois qu'ils font loin de la métairie, ces bœufs sont mieux nourris, ils s'éloignent des lagunes et boivent de l'eau potable dans les localités où il portent les

marchandises; ils se portent bien, s'améliorent même dans leur embonpoint, et sont revendus souvent avec bénéfice, et à la place de la petite race landaise malin-gre, on voit dans chaque métairie, une paire de beaux bœufs bazadais, ou « de race landaise améliorée ».

Le développement de la forêt a donc été bienfaisant non seulement à un point de vue économique étroit, mais au point de vue agricole.

D'ailleurs les prairies situées sur le bord des ruisseaux sont de bonne composition botanique; elles sont bien entretenues, bien fumées, donnent un bon foin et une seconde coupe (regain), fort goûtée du grand et du petit bétail; l'hiver, elles sont d'un bon pacage pour ces mêmes animaux; et ces prairies, ainsi que les champs de céréales conservés, sont d'une assez grande étendue totale et fort heureusement très divisées et éparses dans la lande pour assurer précisément de nombreuses métairies malgré la crainte de M. Dromart (1).

Disons cependant que dans une partie de la Grande Lande et du Marensin, où la propriété n'est pas très divisée, le métayer ne peut suffire à la tâche de résinier, et là, les résiniers sont de véritables ouvriers; mais comme leur nombre n'a jamais été insuffisant, c'est une autre brèche ouverte au cercle que fermait trop facilement M. Dromart.

(1) Dans la commune de Saint-Symphorien dont l'exemple est intéressant, parce qu'elle est à cheval sur la Grande et la Petite Lande et qui a une superficie de 10.640 hectares, il y a 88 métairies.

L'agriculture de ce pays ne doit pas avoir d'autre but que celui de nourrir le colon. Le seigle et le millet n'ont pas la valeur du froment, et les plaines de froment — rappelons-nous la phrase de M. Marcel Prévost — ne rapportent pas ce que rapporte un pignada. Nous en prouverons plus loin la véracité. D'ailleurs l'expérience des siècles n'avait-elle pas prouvé aux Landais que leurs champs de céréales ne pouvaient pas s'étendre au delà de ce qu'ils contenaient. La lande n'était bonne à rien, seul le pin devait y prospérer. Et déjà, avant que l'ancienne forêt landaise ait été détruite, le pin était le seul revenu de ce pays. Parmi les documents que nous a communiqués M. le Dr Dubourg, nous avons trouvé le compte rendu de l'« Assemblée des habitants de la paroisse de Moustey, du 2 mars 1710, nommant Jean Cazaux leur syndic, pour présenter requête à Monseigneur l'Intendant portant leur état misérable par suite de la perte de leurs pignadas détruits par l'hiver de 1709, pignadas qui constituaient le plus clair de leurs biens et revenus, pour obtenir une décharge sur les tailles et impositions de la présente année 1710 et les années suivantes. »

Au cours de ce compte-rendu nous relevons la phrase suivante : « lesquels (habitants) ont dit que les neiges et froids violans qui ont été faits l'année dernière (1709), ont enlevé et fait périr presque tous leurs biens et bestiaux, et notamment les pignadas qui sont entièrement morts, et qui composent la majeure et principale partie de leurs revenus.

» soit pour le payement des tailles et autres charges
ou soit pour leur nourriture et entretien; ne leur
» ayant resté que les terres labourées qui consis-
» tent en peu de choses et recueillissent si peu de
» grains qu'ils ne sont pas suffisants pour la nourri-
» ture de ses habitants et de leurs familles.

Et en effet c'est quand la forêt n'a plus existé que le pays est devenu pauvre. Sans doute, il ne faut pas détruire ces terres arables; elles permettent la vie de l'homme au milieu de la forêt; c'est-à-dire du résinier à proximité de son travail; mais elles sont suffisantes telles qu'elles sont, et il ne faut pas les étendre parce qu'elles sont d'un revenu insignifiant à côté de la richesse apportée par le pin. Et devant les progrès accomplis depuis 1872, M. Dromart, dût sans doute changer d'opinion.

Il ne faut cependant pas condamner complètement l'idée de M. Dromart, car lorsqu'il dit que l'enthousiasme fut loin d'être général après 1857, son affirmation est confirmée par l'exemple des communes elles-mêmes. Celles-ci en effet, pour échapper à la loi de 1857, qui les obligeait à ensementer, vendirent en grande partie leurs domaines, et c'est pour cela que très peu de communes à l'heure actuelle possèdent dans la lande.

Dans la Gironde, la commune de Saint-Symphorien (dont la superficie est de 10.640 hectares), ne possède pas une parcelle de terre, tandis qu'en 1857, elle avait 1566 hectares, elle les vendit en 1863.

Dans les Landes, la commune de Labouheyre qui

possédait 1.514 hectares en 1857, en aliéna 1.106 et en garda par conséquent 408.

Les communes du département de la Gironde possédaient un total de 107.802 hectares; il ne leur en reste plus que 23.716; les communes du département des Landes, possédaient un total de 183.114 hectares il ne leur en reste plus que 60.955. (1).

Presque partout ce furent de petits propriétaires, des paysans travaillant eux-mêmes leurs terres, qui achetèrent la lande rase aux communes, et cela, non pas dans le but de tout reboiser, mais conformément à l'idée de M. Dromart, de faire des pâturages. Seulement, ils comprirent eux-mêmes quel autre intérêt allait leur donner la forêt, et de leur propre initiative, ils reboisèrent.

Aussi ces biens vendus par les communes, — et à une époque où l'évolution se dessinait à peine — quadruplèrent de valeur dans l'espace de quatorze ans. Les 1566 hectares que la commune de St-Symphorien aliéna en 1863 pour 98.160 frs., valaient déjà en 1877: 476.400 frs. Les 1.106 hectares que Labouheyre vendit 65.819 frs., valaient en 1877: 381.900 fr.

Pour le département de la Gironde, la progression passe, de 5.523.101 frs, à 23.716.700 frs. Pour les Communaux des Landes, de 7.908.941 frs., à 34.630.300 frs. (1).

(1) Archives communales et Tableaux annexes de Chambrelent.

Et les communes qui ne purent pas aliéner, s'empressèrent alors de se soumettre à la loi. Ainsi Bourideys, qui touche Saint-Symphorien, contrairement à sa voisine ne put aliéner presque aucun bien communal, car la propriété y étant moins divisée, les particuliers possesseurs y sont de gros propriétaires qui n'avaient pas besoin d'agrandir leurs domaines. Eh bien, Bourideys est aujourd'hui une des plus riches communes de la région, car ses forêts lui rapportent assez pour acquitter, en exonérant ses habitants, une bonne partie de ses impôts (1).

Le reboisement, nous l'avons dit dans notre première partie, fut général. Dans certaines communes on n'hésita même pas à empiéter sur les autres cultures. A Noaillan, à la limite Nord-Est de la Petite Lande, dont le sol est divisé en forêts, céréales et vines, on a supprimé des céréales et même de la vigne pour les remplacer par des plantations de pins.

En revanche à Sauternes, commune qui touche Noaillan, on a défriché vers 1870, pour agrandir les vignobles. Mais il y a deux raisons à cela :

1^o La crainte du phylloxéra que l'on attribuait à l'épuisement du sol et qui fit rechercher des terres fraîches et fortes.

(1) Le territoire de Bourideys se divisait en 1857 de la façon suivante: landes, 2.200 hectares; forêts, 1.500 hectares; céréales, 260 hectares; aujourd'hui on compte: landes, 10 hectares; forêts, 4.300 hectares; céréales, 215 hectares. (Archives de la commune de Bourideys).

2^o L'excellence du vin de Sauternes à qui la réputation mondiale qui est attachée à sa qualité lui permet de faire réaliser des bénéfices supérieurs encore à celui de la forêt.

Mais c'est un exemple unique.

Voici les chiffres de la commune de Saint-Symphorien dont le sol est fait de grande et de petite Lande : En 1857 on y comptait :

4.405	hectares	de landes.
907	—	de champs et prairies.
5.059	—	de forêts.

Aujourd'hui on compte :

110	hectares	de landes.
700	—	de champs et prairies.
9.760	—	de forêts. (1).

Ces chiffres sont significatifs; mais si nous allons dans la vraie grande lande, où presque rien n'était boisé avant 1857, la progression est certainement plus étonnante. (2.)

Nous pouvons donc conclure que la loi de 1857

(1) Archives de la commune de St-Symphorien.

(2) Nous avons vu que la commune de Labouheyre n'avait conservé que 408 hectares de landes, après 1857. Eh bien en 1880, elle avait tout reboisé. Voici les chiffres que nous communique la mairie de Labouheyre; hectares reboisés en 1863, 439 hectares; 1867, 72 hectares; 1869, 72 hectares; 1875, 408 hectares; 1880, 17 hectares. Total: 408 hectares.

quoiqu'on en ait pu penser au début, était conforme à l'intérêt du pays. Et l'absence de bras que redoutait M. Dromart, n'est pas à craindre. Cette immense forêt occupe pour son exploitation plus de 10.000 hommes. D'après le recensement professionnel de 1901, la population forestière active du département des Landes comprenait 6.419 personnes dont 4.574 hommes et 1.845 femmes, et celle du département de la Gironde 2.758 personnes dont 2.643 hommes et 115 femmes (1). Or les ouvriers des industries qui se rapportent au pin ne sont pas compris dans ces chiffres!

A l'extraction de la résine, il faut en effet ajouter les distilleries de gemme, les scieries mécaniques, le commerce des poteaux de mine, qui tous sont les facteurs d'une activité féconde dont nous allons apprécier les résultats.

(1) Résultats statistiques du recensement général de la population effectué le 24 Mars 1901 (publié par le ministère du Commerce, tome I.)

CHAPITRE III

La culture du pin

Avant de présenter les chiffres qui peuvent édifier sur les progrès économiques, il faut nous inquiéter de la façon dont le pin naît, prospère et est exploité.

Dans certains terrains où l'allios est profond, la semence du pin réussit toute seule. A certains endroits même, après qu'on a rasé la forêt, le pin repousse sans la moindre semence, les graines tombées des pins précédents, étant suffisantes. Mais le plus souvent et surtout dans la Grande Lande, il faut d'abord labourer la terre, puis on sème la graine de pin.

Les pins poussent si serrés qu'on ne peut les compter à l'hectare, et qu'ils nécessitent de nombreux éclaircissages, pour permettre à ceux que l'on croit les plus robustes et que l'on veut conserver, de mieux se développer. On abat donc à plusieurs reprises une grande partie de ces jeunes pins. On fait également des coupes de soutrage, consistant à détruire les bruyères et chardons qui forment déjà le sous-bois à la place des premiers pins coupés.

La forêt ne produit donc rien au début; elle nécessite au contraire des dépenses. Cependant, entre la dixième et la quinzième année, les jeunes pins coupés peuvent servir à la fabrication des manches à balai; mais c'est un revenu si minime qu'il ne peut arrêter le grossissement du capital engagé; on les employait aussi, il n'y a pas longtemps, comme échalas pour tuteurs de vigne, mais cette dernière utilisation a disparu devant l'emploi généralisé du fil de fer.

A 15 ans, il reste à peu près 750 pins à l'hectare; on fait un nouvel éclaircissage vers la vingtième année; on coupe alors environ 350 pins, qui seront débités en faisceaux vendus sous le nom de faisonnats ou bois de boulanger.

Cette coupe importante faite au « pignada » a encore pour but de donner de l'air et de l'espace aux arbres que l'on veut conserver, en supprimant ceux dont l'allure générale laisse prévoir pour les années à venir un moins bon rendement.

Mais la forêt subira deux ou trois autres éclaircissements; puis une dernière élimination vers l'âge de 30 ans. Les arbres que l'on abat alors, appelés « pèlards » produisent déjà de la « gemme » ou « résine » depuis 4 à 6 années. Ils sont vendus sur place et sont débités, soit en planches, soit en bois de chauffage dit « bois de corde » mais surtout en poteaux de mine. Cette dernière sélection faite, il ne reste plus sur pied que les sujets les plus beaux, les plus robustes, les plus droits, les plus riches en

gemme. Ceux-ci deviennent espacés d'environ 8 à 10 mètres et sont appelés « pins de place ». Leur nombre peut varier suivant leur grosseur entre 70 et 300 à l'hectare; mais le plus normalement on en compte 150.

La forêt ainsi constituée, on pratique le gemmage.

Cette opération consiste à faire à l'arbre une entaille, longitudinale (ou plusieurs) de dimensions déterminées, appelée « la quarre » et à recueillir la résine qui s'en écoule dans un pot de terre, maintenu à sa partie inférieure par un clou; un « crampon » ou « lame de zinc » en forme d'U aplati dirigé à niveau du pot l'écoulement de la matière.

C'est du moins là le procédé du système Hugues, procédé relativement nouveau et qui donne une bien plus grande valeur aux produits résineux que l'ancienne méthode (dite du clot). Par cette dernière, on recevait la gemme dans des trous faits dans le bois au niveau du sol où elle se mélangeait avec les feuilles, les copeaux et la terre végétale qui la dépréciaient énormément. Malheureusement, Hugues eut des perfectionnements à apporter, des procès, des dépenses et des pertes. Son idée géniale ne put vaincre immédiatement la routine qui demande bien du temps pour disparaître. Aussi, est-il mort pauvre. Il faut espérer que sa mémoire sera toujours présente dans le pays landais aux produits duquel il a donné une bien plus grande valeur. Car à l'heure actuelle la généralisation de son système est complète. Depuis 1873, on a commencé à l'employer sérieusement, et

on a obtenu ainsi plus de matières, une plus grande richesse essentielle, une qualité supérieure des produits fixes après la distillation. Aussi, maintenant, la gemme a-t-elle reçu, comme nous le verrons plus loin, de grandes utilisations industrielles, et c'est pourquoi, la culture du pin est faite d'une façon si méthodique.

On peut commencer à gemmer le pin à partir de l'âge de vingt ans; même avant quelquefois. Mais c'est là, une saignée prématurée dont l'arbre souffre et qu'on ne pratique que sur les pins destinés à disparaître, c'est-à-dire ceux qui serviront surtout comme « poteaux de mine. »

L'exploitation rationnelle de la véritable forêt ne commence qu'avec les pins de place. L'arbre, pour être considéré comme tel doit avoir 1 m. 15 de circonférence à 1 m. 30 du sol; il est alors âgé de 25 à 30 ans.

C'est tous les ans que se pratique la récolte de la gemme. Dès le mois de janvier, on installe le clou, le crampon en zinc et le pot, et c'est vers la fin de février ou le début de mars, que la blessure est faite. On la commence presque au ras du sol, et toutes les semaines on fait une entaille supérieure de telle sorte que la quarre à la fin de l'année atteigne 0 m. 50; la seconde année on place le pot à cette hauteur; et la quarre est continuée par le même procédé vers la hauteur pendant 5 ans. Alors on pratique une autre quarre sur un autre côté du pin; mais généralement c'est vers la troisième année de la première quarre

qu'on commence la seconde, de telle sorte qu'il y ait deux blessures qui saignent à la fois. C'est là le gemmage normal des pins de place ou « gemmage à vie » qui produit environ deux litres par arbre et par an. D'ailleurs, le nombre des quarres faites à chaque sujet varie avec la grosseur et la vigueur de ce dernier; mais il varie surtout avec le but poursuivi; car, de même qu'il y a plusieurs périodes dans la culture du pin, il y a aussi plusieurs sortes de gemmage :

1^o Jusqu'à 20 ans le pignada est soumis aux soutrages, assainissements, premiers éclaircissements de telle sorte qu'il reste à peu près 400 pins à l'hectare. Jusqu'ici, pas de gemmage.

2^o Jusqu'à 30 ou 35 ans ont lieu les éclaircissements importants, et alors on fait le « gemmage épuisement à fin d'éclaircie » sur les pins appelés à disparaître que l'on saigne autant qu'il est possible pour ne pas abîmer le bois ce qui ne donne d'ailleurs, qu'un demi-litre par arbre et par an.

3^o Il ne reste plus de 30 à 60 ans que les 150 arbres qui forment la forêt normale et adulte. Le pignada définitivement constitué se trouve alors en pleine période de « gemmage à vie ». Puis apparaît le « gemmage épuisement à la coupe rase » effectué sur des pins de place ayant déjà un certain âge et qui consiste à faire rendre à l'arbre tout ce qu'il peut donner avant de raser la forêt.

Quant au « gemmage à mort », c'est une exagération

du précédent. On fait alors 4 ou 6 quarres, et l'on abat le pin au bout de 1 ou deux ans.

Donc après l'âge de 60 ans, les pins sont abattus; mais ils n'ont pas fini d'être utiles: tandis que leurs cimes feront d'excellent bois de chauffage appelé « bois de mètre », leurs tiges vont être transformées dans les scieries mécaniques en une foule de produits que nous étudierons dans notre troisième partie.

CHAPITRE IV

Revenu d'un hectare

On comprend qu'un arbre aussi généreux ait transformé l'économie de ce pays. Les chiffres vont nous le prouver amplement.

Vers 1850, un hectare de landes se vendait une cinquantaine de francs. Mis en culture le fonds vaut actuellement environ 800 francs, et les arbres qui le couvrent ont une valeur supérieure encore à celle du fonds : 2.500 francs en moyenne. Nous allons décomposer ces chiffres et nous verrons ainsi quel est l'intérêt du propriétaire des Landes.

Un hectare de lande rase non semé qui, nous venons de le dire, valait 50 francs il y a un demi-siècle, ne peut évidemment avoir beaucoup augmenté aujourd'hui. On pourra s'en rendre acquéreur, suivant la région de la lande, suivant la plus ou moins grande proximité de la voie ferrée, pour un prix de 100 à 200 frs.

Nous savons que jusque vers la vingtième année,

ce terrain ne rapportera rien; au contraire le capital va devoir être augmenté; il va falloir labourer, émonder, soutrer, nettoyer; et toutes ces sommes improductives représenteront une valeur presque triple de leur chiffre, car il faut évidemment y ajouter les intérêts composés pendant 20 ans, que nous pouvons calculer à 4 %. Si l'on additionne à ce capital le prix d'achat des pots Hugues, dont on va bientôt se servir, on arrive à la somme d'environ 800 fr. qui représentent, comme nous l'avons dit, la valeur à l'hectare du fonds de landes en cultures.

Mais, à 20 ans, les dépenses vont cesser, et le revenu va apparaître. On abat, en effet, 350 jeunes pins qui vont servir surtout de bois de bûcher. Ce bois, déduction faite des frais, peut être évalué à 0 fr. 30 par pin; cela nous donne un produit de 105 francs.

Puis le gemmage commence; il reste 400 pins à l'hectare; on laisse les 150 plus beaux, qui deviendront les pins de place et on saigne les autres, soit 250, destinés à fournir des poteaux de mine. On ne les saigne pas tous en même temps; on commence par en saigner 125; puis, deux ans après 150; 5 ans après on débitera les 125 premiers, en poteaux de mine et on commencera le gemmage des 60 autres. Enfin au bout de 10 ans, c'est-à-dire à la trentième année, ces 250 pins auront donné leur maximum de gemme, et seront vendus. Pour faciliter notre calcul, nous pouvons prendre comme moyenne le nombre de 125 pins gemmés par année dans cette période.

Nous avons dit que le « gemmage épuisement à fin d'éclaircie » que l'on pratique sur eux, donnait à peu près un demi-litre par arbre et par an.

Pour évaluer le rendement, nous allons prendre tout le long de ce chapitre, les cours de 1909, qui sont d'un chiffre raisonnable entre les dépréciations et les exagérations constatées au cours des années.

Or, en 1909, le prix moyen de la gemme payé par le distillateur au propriétaire a été de 0 fr. 20 le litre.

125 arbres gemmés donnant 62 litres 500, ont rapporté 12 fr. 50; mais il faut déduire la part du résinier lequel est payé par la moitié du produit, soit 6 fr. 25.

Le propriétaire a donc par hectare, dès la vingtième année un revenu annuel moyen de 6 fr. 25. C'est peu et cela donne au bout de cette période de 10 ans une somme totale de 62 fr. 50. Mais à la trentième année, tous ces pins sont déjà vendus, aux négociants de poteaux de mine, au prix de 1 fr. 50 sur pied, ce qui donne au propriétaire un revenu net de 375 francs, car le métayer n'a ici aucun droit.

Or, il faut ajouter ces 375 francs aux 62 fr. 50 de gemme; ce qui nous donne 437 fr. 50 de revenu pour un capital de 800 francs, pendant 10 ans. Cela fait un taux de 5 ½ %. C'est déjà joli.

Il ne reste plus que les 150 pins de place qu'on va exploiter, jusqu'à 60 ans.

De 30 à 50 ans, on leur fait subir le gemmage à vie, qui donne deux litres par arbre et par an, soit 300 litres à l'hectare; cela fait pour le propriétaire

un revenu annuel de 30 francs, soit un taux de 3,75 %. Le revenu total de cette période atteint 600 francs.

De 50 à 60 ans, on pratique le gemmage épuisement à la coupe rase, et le gemmage à mort qui peuvent donner jusqu'à 6 litres par arbre et par an. Ne calculons, pour être plus modestes, que sur 4 litres. Cela fait 600 litres à l'hectare, soit 60 francs pour le propriétaire; cela porte son intérêt à 7,50 % et le revenu total de cette dernière période est de 600 francs.

Alors les 150 pins sont vendus sur pied au prix de 13 francs l'un, soit 1950 francs.

Additionnons ces diverses sommes :

Eclaircissage de la 20 ^e année.....	105 fr.
Revenus en gemme de la 20 ^e à la 30 ^e année.....	62 fr. 50
Vente des pins d'éclaircissage pour poteaux de mine	375 fr.
Revenus en gemme de la 30 ^e à la 50 ^e année.....	600 fr.
Revenus en gemmes de la 50 ^e à la 60 ^e année.....	600 fr.
Vente des pins de place.....	1.950 fr.
Nous obtenons un total de.....	<u>3.692 fr. 50</u>

Ainsi donc un capital de 800 francs a rapporté dans l'espace de 60 ans un intérêt de 3.692 fr. 50. Cela nous donne un taux de près de 8 %.

Naturellement notre tableau est approximatif. Nous avons calculé sur des chiffres moyens; tous les propriétaires ne suivent pas exactement la même marche dans l'exploitation de leur forêt. Dans la Petite Lande et sur la dune, où les pins sont très beaux parce que l'allios ne les gêne pas, on débitera peu de faisonnats pour conserver plus de poteaux de mine. Certains propriétaires ne termineront leurs éclaircissements qu'à la trente-cinquième ou quarantième année, lorsqu'ils auront des pins très droits, qu'ils destineront à être débités en poteaux télégraphiques, plutôt qu'en poteaux de mine et dont le prix sera de 5 à 6 francs. Dans certaines régions, à La Teste, par exemple, on gemme avant la vingtième année. Mais cela ne vous éloignera pas beaucoup du taux cherché. Dans tous ces exemples, au contraire, il serait augmenté.

De plus, nous aurions pu tenir compte des cours différents de la gemme. Ils ont beaucoup varié d'année en année. En 1895, la barrique de 340 litres valait 45 francs; en 1899, elle valait 105 francs. Ainsi dans l'histoire d'un hectare, telle que nous venons de le présenter, nous n'aurions pas trouvé entre deux années différentes pour un nombre égal de litres, deux chiffres égaux en francs; mais nous avons rétabli l'équilibre en prenant le chiffre de 68 francs la barrique, soit 0 fr. 20 le litre.

Si nous avions pris comme exemple les cours actuels, c'est-à-dire, ceux de 1910, nous serions arrivés à un résultat encore plus joli. Le cours de la gemme

s'est, en effet maintenu toute l'année au-dessus de 0 fr. 30 le litre; les pins d'éclaircissage pour poteaux de mine valent entre 2 fr. et 3 fr.; les pins de place à 60 ans sont à 15 fr. et même à 18 fr. Et cela nous aurait été permis, car nous aurions été plus près de la moyenne actuelle. En effet, si 1908 et 1909 ont donné d'assez faibles cours, de 1900 à 1907, le prix de la barrique s'était toujours maintenu au-dessus de 100 francs; et nous voyons ce prix atteint de nouveau aujourd'hui.

Quoiqu'il en soit, ce taux de 8 % auquel le propriétaire des Landes place à peu près sûrement son capital, vient confirmer la préférence que nous avons déjà donnée à la forêt landaise sur la vigne et le froment, c'est-à-dire sur ce qui était considéré jusqu'à présent comme la véritable source de richesse naturelle.

Aussi le savant universitaire Bersot, a-t-il pu écrire:
« Les hommes qui s'intéressent à la fortune publi-
» que, s'ils veulent bien considérer ce qui s'est ac-
» compli dans les Landes depuis un certain nombre
» d'années, reconnaîtront sans doute que c'est là,
» dans ce coin de terre deshérité que la richesse de
» la France s'est le plus merveilleusement accrue.
» Le principal artisan de cette richesse est le pin,
» cet arbre rustique qui ne demande rien et qui donne
» sans cesse. Informez-vous aux gens du pays et
» ils vous diront ce qu'il y a en lui de ressources iné-
» puisables; aussi ont-ils fait le proverbe: *Qui a pin*
» *a pain* ».

CHAPITRE V

Les aléas

SECTION I

Les Grèves

Mais les propriétaires ne sont pas les seuls qui habitent le pays landais; et ce que nous venons d'étudier ne nous a renseignés que sur la richesse de ceux qui possèdent. Tout le monde, en effet n'a pas de pins; et il s'agit de savoir si de cette rénovation est né le bien-être général. Les grèves qui ont éclaté parmi les résiniers en 1906, 1907, 1909, pourraient prouver que le peuple ne s'en est pas senti.

Cependant, il est certain que l'enrichissement de quelques-uns, — seraient-ils en nombre restreint, lorsque cet enrichissement est général à une contrée, à sa répercussion chez les commerçants du pays; et l'aspect actuel des petites villes des Landes, toutes élégamment construites, prouve qu'elles sont en voie de prospérité, et que les petits commerçants qui les habitent trouvent des débouchés pour leurs marchandises.

D'abord, le landais qui n'avait autrefois que la ressource de cultiver de maigres champs ou d'être berger, augmente forcément son petit pécule par les divers travaux auxquels l'appelle la forêt. Les distilleries de gemme, les scieries mécaniques ont créé des métiers. Enfin les lignes de chemins de fer, dont nous avons dit le développement, ont amené un nouveau contingent d'employés et ouvriers qui ont grossi la population.

Mais il y a plus: non seulement le métayer a plus d'activité à dépenser qu'autrefois, mais son revenu augmente à mesure qu'augmente la richesse du pays. Nous savons, en effet, qu'il est rétribué par la moitié des produits qu'il procure et à mesure que la propriété qu'il exploite produit davantage, son salaire grossit. Alors, à côté de la conséquence inévitable et indirecte de la richesse de quelques-uns sur l'activité générale du pays, se produit une conséquence antérieure et immédiate: c'est l'enrichissement du peuple campagnard landais, qui est surtout métayer, et à l'heure actuelle résinier.

Et précisément, les grèves dernières qui ont tant surpris dans ce pays éloigné des grandes villes industrielles, surtout dans un milieu essentiellement rural, ces grèves se sont produites non pas dans tout le pays landais, mais dans cette partie de la Grande Lande et du Marensin où le résinier n'est pas métayer. Le résinier est là un simple ouvrier que l'on paie en argent, non à la journée, mais à un taux autrefois fixé d'avance et invariable, généralement 25 francs

par barrique. Or, tandis que la barrique de gemme passait de 45 francs en 1895 à plus de 100 francs de 1900 à 1908, que le propriétaire doublait par conséquent ses revenus habituels, le résinier de cette contrée n'avait toujours droit qu'au même salaire.

On comprend facilement le geste initial des résiniers. Ils assistaient autour d'eux à une évolution générale à laquelle ils ne participaient pas. Ils formèrent des syndicats et firent grève (1). Il y avait évidemment là une faute des propriétaires, qui firent preuve d'un peu trop de cupidité. Par la suite, les résiniers portèrent leurs revendications jusqu'à l'exagération et, la politique aidant, ils gagnèrent à leurs causes quelques résiniers-métayers qui non contents de leurs jolis revenus, demandèrent la participation des 2/3.

Nous n'entrerons pas en détail dans cette question des grèves et des syndicats landais — qu'il était nécessaire cependant de signaler — car ces détails sortiraient du cadre de notre étude. D'ailleurs nous ne pourrions rien dire d'original après les intéressantes thèses de M. Roumégous et de M. Desbordes, dont nous conseillons la lecture. Quoiqu'il en soit, le conflit

(1) Dans les Landes, d'après l'Annuaire statistique de 1908, on compte: 17 syndicats patronaux comprenant 1.052 membres; 36 syndicats ouvriers comprenant 3.551 membres; 2 syndicats mixtes comprenant 261 membres; 23 syndicats agricoles comprenant 6.185 membres. Total: 78 syndicats comprenant 11.023 membres.

semble à peu près terminé et l'aléa des grèves n'est sans doute plus à craindre, car la participation du résinier pour la moitié des produits est bientôt générale dans toute la lande. Aussi, l'évolution économique de la forêt a sa répercussion dans toutes les classes de la société. On le reconnaît à des marques extérieures, bien plus probantes chez le paysan généralement simple, que chez l'habitant des villes. Eh bien, il n'y a pas le moindre fils de métayer qui à l'heure actuelle n'ait sa bicyclette; et l'ancienne tenue austère de la femme a fait place chez la jeune fille d'aujourd'hui à une coquetterie très significative.

Le propriétaire divise généralement ses métairies de telle sorte que chaque ménage (car la femme travaille avec l'homme) exploite à peu près 20 barriques par an. Or ses champs lui fournissent les céréales de sa consommation; le logement et le chauffage ne lui coûtent rien; et nous verrons dans notre troisième partie qu'il a encore d'autres bénéfices.

SECTION II

Les Incendies

Un danger bien plus grand pour la Lande, que les grèves et très redouté, est celui des incendies. Nous avons dit, dans notre première partie, qu'ils avaient été une des causes de la destruction de l'ancienne forêt, qu'ils avaient changée en lande. Et depuis les nouvelles plantations de pins, leur fréquence et leur

importance ont causé souvent de véritables désastres.

A l'époque des grandes chaleurs, le feu prend facilement sur cet arbre sec et résineux; une cigarette jetée au hasard et non éteinte suffit pour cela; et les sous-bois, fougères et ajoncs ne font qu'aider à la propagation du fléau. Or rien n'est si difficile que d'arrêter un incendie dans les pins. La flamme bondit d'un arbre à l'autre avec une rapidité qui égale quelquefois celle d'un cheval au galop. En 1870 plus de 40.000 hectares furent brûlés. Depuis 1873, jusqu'à 1900, les années ont été rares où il n'y a pas eu un ou plusieurs incendies considérables. En 1903 le feu traversa deux fois le chemin de fer Bordeaux-Bayonne et dura trois jours.

L'eau n'a sur lui aucune puissance. On ne combat l'incendie que par le pare-feu et le contre-feu. On appelle pare-feu, de longs espaces vides de tous bois, de toute matière inflammable, destinés à arrêter le feu qui ne peut plus faire de dégâts faute d'éléments à brûler. Le contre-feu est un amas de branchages et de pins qu'on allume de façon à faire aller ce nouveau foyer au devant du foyer déjà existant, de le rencontrer et de le forcer à s'éteindre par suite du défaut d'éléments à consumer. Mais quelle que soit l'efficacité — forcément très relative — de ces moyens, un incendie est un dégât considérable, un engloutissement de capitaux.

Eh bien, nous pouvons dire que ce fléau se produit de plus en plus rarement. La population entière sait trop ce qu'elle doit attendre du pin pour veiller ja-

lousement à sa conservation. A la moindre alerte, toute l'activité des communes prochaines est arrêtée, et tout le monde part au feu: hommes, femmes et enfants, riches et pauvres, patrons et ouvriers; et rien n'est si beau — si sinistrement beau, devrions-nous dire — que l'harmonie de toutes ces forces fraternelles qui luttent d'un même cœur contre l'élément farouche, sublime et terrifiant. C'est le plus bel exemple de solidarisme que nous ayons jamais vu, et nous sommes heureux d'y avoir été mêlé plusieurs fois.

De plus, les précautions sont prises, non seulement pour arrêter rapidement l'incendie, mais pour le prévenir: un landais ne jettera jamais une allumette ou une cigarette non éteinte dans le bois. On a réglementé les « charbonnières », c'est-à-dire les fabriques de charbons de bois en plein air: il est défendu de carboniser pendant la saison d'été.

On pratique aussi des pare-feux permanents. On a soin également de bien nettoyer les sous-bois et on peut d'autant mieux le faire qu'ils sont utilisables. Chambrelent avait proposé de les exporter pour remplacer la paille comme litière et après les avoir comprimés. Cette idée d'exportation n'a pas eu de suite, mais l'emploi des sous-bois comme litière se fait dans toutes les métairies des Landes et avec succès.

Enfin, un des gros facteurs de l'incendie a été de tout temps la malveillance et dans cette malveillance, il faut voir rarement la vengeance, mais bien plus souvent l'intérêt.

Nous avons déjà signalé dans les temps anciens la main criminelle des bergers. Ce sont eux, en effet, qui ont allumé le plus d'incendies, autrefois comme aujourd'hui, car la forêt est l'ennemie du pâturage, et le troupeau aime les lieux brûlés. C'est le danger que redoutait M. Dromart, en s'élevant contre la destruction des pâturages, et certains faits lui ont quelquefois donné raison. Eh bien, à l'heure actuelle, ce danger disparaît aussi, parce que le pasteur, membre de la famille du métayer et du résinier, se résigne à priver son troupeau des herbes tendres qui poussent sur les lieux brûlés, pour bénéficier avec les siens des avantages autrement considérables que procure l'exploitation de la forêt en résine.

CHAPITRE VI

Les débouchés

Pour que le revenu de la lande soit tel que nous l'avons dit, il faut que les produits de la forêt trouvent des débouchés. Or, on peut être évidemment surpris de penser que ces produits qui nous apparaissent considérables aient pu trouver écoulement alors qu'il y a un demi-siècle, ils n'existaient pas et que l'on s'en passait facilement.

Il faut d'abord citer, comme facteur, le développement des sciences industrielles qui ont ouvert de nombreuses applications à la résine.

Les chemins de fer que l'on a multipliés, nous l'avons vu, par suite de cette rénovation sylvicole, apportent à leur tour leur influence considérable sur le mouvement des affaires qu'ils facilitent, sur le progrès économique qu'ils accentuent. Et ce ne sont pas seulement les chemins de fer des Landes, mais toutes les voies de communication du monde entier se développant chaque jour, qui jouent un rôle ici,

car elles ont ouvert l'exportation à nos produits forestiers.

Enfin, les nouveaux produits des Landes possèdent d'excellentes qualités qui leur ont permis d'entrer en concurrence avec des produits jadis en faveur et de triompher à leur tour.

Nous allons jeter un regard sur le mouvement global de ces divers débouchés.

SECTION I

Les Pins d'Eclaircissage

Nous avons dit que pendant 20 ans, le capital de la forêt, non seulement était improductif, mais augmentait. Nous avons été un peu sévère pour ne pas trop exagérer le revenu si remarquable que nous avons l'intention de prouver. Mais nous pouvons dire que les frais de ces émondages et nettoyages peuvent être compensés par l'utilisation des jeunes pins coupés.

Si les premières tiges abattues sont de trop minime grosseur pour un service de long usage, elles peuvent toujours être employées comme petit bois de chauffage et si le propriétaire les dédaigne, elles serviront au métayer, à l'habitant des campagnes, qui trouvera là un bon feu gratuit pour sa cuisine.

La coupe qui se fait à 10 ans trouve souvent emploi. Nous avons dit que les échalas pour la vigne, taillés à 15 ans ont été remplacés par le fil de fer ;

mais pour soutenir les jeunes vignes avant l'emploi du fil de fer, on se sert souvent de tuteurs en bois qui sont fournis par ces jeunes pins de 10 ans. On les emploie souvent aussi comme chauffage dans les briqueteries qui sont assez nombreuses dans les Landes (1).

Le pin d'éclaircissage de 15 ans, dont on faisait autrefois les échalas, est transformé aujourd'hui en manche à balai, et c'est là un intéressant débouché.

Cependant, toutes ces applications ne sont pas suffisantes pour constituer un intérêt, mais elles sont une compensation d'assez nombreux frais, et elles ne doivent pas passer inaperçues.

Bois de chauffage.— Mais à vingt ans, la forêt devient productive. La coupe des 350 pins que l'on débite en faisonnats, ou que l'on divise en bûches, dont on utilise aussi les croûtes et le branchage, donne, nous l'avons vu, une assez jolie somme au propriétaire. Et il est évident qu'il y a là, à cause des boulangeries, un revenu permanent, le pain se faisant tous les jours, et constituant la base de noire alimentation; De plus les commerçants qui vont acheter les pins des futurs éclaircissages, pour en faire des poteaux de mine, débiteront la cime, le branchage, également comme bois de chauffage. Nous devons aussi anticiper sur la troisième section de ce chapitre, pour dire que les cimes des pins de place seront vendues

(1) Le Recensement de 1901 en évalue le chiffre à 115

par les industriels acheteurs, encore sous la forme de bois de chauffage. Ce bois est vendu aux particuliers sous le nom de « bois de mètre » ou aux charbonniers, qui le transforment en charbons, lequel fait une assez jolie concurrence au charbon de chêne.

Et tout cela est d'un excellent rendement. Dans le journal du « Commerce des Bois », du 16 janvier 1907, nous relevons ces lignes :

: Ce qui se paye incontestablement le plus cher, comparativement dans le pin, c'est le bois de chauffage sous quelque forme qu'il soit. Pour citer un exemple, prenons la bûche de 1 m. dénommée escail. Elle vaut couramment 18 à 19 fr. le ka. (130 bûches représentant 2 stères), soit 9 à 9 fr. 50 le stère, en avance de 1 fr. 25 sur le chêne. Les croûtes et le branchage qui valent beaucoup moins au point de vue du rendement calorique, se payent aussi cher toutes proportions gardées. En un mot, tout est enlevé d'assaut, au fur et à mesure de la confection, charbon, bûches, croûtes et branchages. »

Or, ces prix sont les mêmes aujourd'hui, et jusque sur le marché de Paris, le pin des Landes vient en concurrence avec les bois de la Sologne, de la Bretagne et de l'Est, pour le chauffage des boulangeries.

Poteaux de miné. — Un des gros commerces de la région landaise est celui des poteaux de mine ou étais de mine, que l'on fait avec des pins de 25 à 30 ans.

La multiplication des voies ferrées a beaucoup développé ce commerce, que favorisent aussi les cours d'eau sur lesquels on les expédie en radeaux. Les pays

étrangers sont maintenant tributaires de notre région. D'après Chambrelent, l'Angleterre et l'Espagne achetèrent en, 1886, 249.571 tonnes d'étails de mine bruts, qui furent expédiés à Cardiff, Swansea et Bilbao (1). Et à l'heure actuelle, ces chiffres sont bien dépassés.

Pour ne citer que l'Angleterre, les départements des Landes et de la Gironde livrent annuellement dans les charbonnages du Royaume Uni, plus de 650.000 tonnes de poteaux de mine, représentant une valeur supérieure à 6 millions de francs.

Nos ports de Bordeaux, de Bayonne et d'Arcachon, pour le chargement des poteaux bruts reçoivent par an plus de 400 navires. Ces navires nous apportent des charbons anglais, et repartent chargés de poteaux. Bordeaux seul a expédié à destination de l'Angleterre jusqu'à 500.000 tonnes de poteaux de mine pour une année.

Le développement de la forêt a donc une répercussion importante sur le trafic de nos ports. L'embarquement des poteaux de mine nécessite une dépense d'à peu près 1.100.000 fr. par an (1 fr. 60 par tonne) dont 800.000 représentent la main-d'œuvre. De plus, le droit de chaque navire qui touche ces ports, est, en moyenne, de 2 francs par tonneau de jauge, ce qui pour les 400 navires représente un revenu de 1.200.000 frs. Cela nous donne un total de 2.300.000 frs., que

(1) Chambrelent, « Les Landes de Gascogne », chapitre VII.

le commerce des poteaux de mine est venu apporter au mouvement des ports de Bordeaux, d'Arcachon et de Bayonne.

Notre région expédie aussi des poteaux de mine pelés et des poteaux télégraphiques. La Grèce, l'Algérie, la Tunisie, le Sénégal, l'Amérique du Sud, l'île Maurice s'y approvisionnent en poteaux télégraphiques. Chambrelent en 1886, en évalue le chiffre à 74.500; comme pour les poteaux bruts, ce chiffre a plus que triplé. Pour la Belgique et la France seulement, les poteaux télégraphiques et les poteaux de mine pelés expédiés par les Landes, atteignent une valeur annuelle de 2.300.000 francs.

SECTION II

L'Industrie de la Résine

Avant donc que l'exploitation résinifère des pins de place ne soit dans sa pleine période de rendement, tous les pins d'éclaircissage ont été utilisés, et nous avons vu quel chiffre d'affaires leur commerce réalisait. Cependant, ces futurs poteaux de mine et poteaux télégraphiques, nous le savons, avaient, avant d'être abattus, été saignés eux aussi. Il n'en était pas ainsi autrefois, et on s'est avisé de leur faire donner de la gemme, malgré leur maigre rendement et leur mort prochaine décidée, depuis que ce produit est devenu une vraie richesse, et qu'il est universellement demandé.

On fait ainsi rendre à la forêt tout ce qu'elle peut donner en gemme, car on est sûr de tout écouler.

Voyons en effet les débouchés de la gemme.

La gemme ou résine n'a par elle-même aucune utilisation; il faut la distiller, et à cet effet dans toutes les communes des Landes, on compte une ou plusieurs usines. Ce sont les instruments de l'Industrie de la Résine (1).

Cette industrie a été déjà très étudiée, et nous avons le regret, de ne pouvoir apporter rien de nouveau, malgré nos investigations personnelles aux choses intéressantes déjà écrites, surtout après le remarquable article de M. Bertrand Faure qui a paru dans la « Revue Politique et Parlementaire » de mars 1909. Aussi, nous n'entrerons pas dans des détails techniques trop souvent présentés; et même quant aux chiffres et explications se référant à notre étude économique, sur les débouchés de cette industrie, nous ne pourrions modifier les choses déjà dites que dans l'ordre des idées.

Lorsque nous disons que la gemme n'a par elle-même aucune utilisation, nous parlons de la gemme

(1) D'après le recensement de 1901, dans le Département des Landes, on comptait 986 personnes employées dans la fabrication des produits résineux contre 486, en 1896. On n'avait relevé en 1896 que 73 établissements de 11 à 20 ouvriers et 2 de 21 à 100; on signale en 1901, 104 ateliers de 1 à 20 ouvriers et 10 de 21 à 100. (Résultats statistiques du recensement de 1901, publiés par le ministère du commerce, t. III, page 648).

proprement dite; mais au-dessus du pot adapté à l'arbre, la quarre est recouverte d'une couche épaisse appelée « barras », ou « galipot » qui sert directement à la fabrication de la cire à cacheter, de la cérésine, de certains vernis dits de Hollande. Notre région l'expédie sur Paris et Lyon, et même en Hollande, en Allemagne et en Russie. Quelquefois cependant — surtout quand on ne trouve pas cette utilisation directe — on le mélange avec la gemme pour les distiller ensemble, et cela donne le « crottage » plus consistant que la résine pure.

La distillation de la gemme donne deux produits: la térébenthine, qui est le résidu: 70 %, et l'essence de térébenthine: 22 %; le reste est composé d'eau et d'impuretés.

La térébenthine écoulée par l'orifice d'un alambic donne le « brai » que l'on expose dans des plateaux par tous les temps pour obtenir une coloration plus claire. Les plus beaux brais, les plus clairs sont appelés colophanes.

Les brais noirs valent	14 frs. les 100 kilos
Les brais foncés »	18 » » »
Les brais clairs »	de 24 à 26 fr. les 100 k.
Les colophanes pâles	30 frs. les 100 kilos
Les colophanes extra-pâles	de 36 à 40 fr. les 100 kilos

Ces produits sont en effet très demandés; ils sont employés par les papeteries, par les savonneries (la colophane servant au savon de luxe et au savon de « Marseille », le brai au savon noir), les drogueries, les fabriques de vernis, couleurs, encres lithographiques, etc.

L'essence de térébenthine, qui est aujourd'hui au cours de 105 frs. les 100 kilos, a subi le long des années des variations déconcertantes, allant de 76 frs en 1859 à 268 frs. en 1861, de 40 frs. en 1896 à 113 frs en 1907. Et ce sont ces cours qui font varier dans les mêmes proportions le prix de la gemme.

Et pourtant, l'essence de térébenthine est utilisée dans des industries toujours prospères; elle entre dans la composition des vernis de toutes sortes; vernis blanc mat, vernis pour tableaux, vernis d'or, vernis pour relieurs, pour instruments de physique, de photographie, vernis pour luthiers, vernis hydrofuges, vernis pour les cuirs; elle entre aussi dans la fabrication des encaustiques; la peinture en utilise une grande quantité.

Mais elle a à lutter contre deux forces importantes, la fraude et la concurrence américaine.

On a, en effet, naturellement cherché à falsifier l'essence de térébenthine, avec l'alcool, les huiles grasses, le pétrole, l'huile de camphre, la benzine, etc.

Mais la loi sur les fraudes du 1er août 1905 l'englobe parmi les produits agricoles qu'elle protège. Et l'arrêté du 21 mars 1908 a chargé le laboratoire de chimie appliquée à l'industrie des résines, ayant son siège à Bordeaux et à la tête duquel se trouve M. Vèzes, professeur à la faculté des sciences, des analyses en vue de la répression. Cela laisse espérer une place prépondérante sur le marché européen aux essences de térébenthine françaises.

Quant à l'Amérique, par sa production énorme (6

à 7 fois supérieure à celle de la France), elle semble maîtresse absolue du marché. Une preuve en est dans la hausse formidable qui se produisit au moment de la guerre de Sécession, alors que le commerce et l'industrie des Etats-Unis furent momentanément entravés. C'est en effet, dans cette période que le cours de la gemme passe de 76 à 268 francs (1).

La situation cependant, n'est pas mauvaise: Revenons aux brais: La série américaine comprend 14 nuances de brais dont la supérieure dite W. W. (Water White: blanc d'eau ou incolore) sert de base aux transactions. Eh bien! l'industrie française fabrique couramment 4, 5 et même 6 nuances de colophanes supérieures à la W. W. américaine.

Quant à l'essence, la France consomme à peine la moitié de sa production. Elle exporte le surplus et la demande va en augmentant. Nos meilleurs clients sont l'Allemagne, la Suisse, l'Italie du Nord, la Belgique, la Hollande, la Russie. Nos exportations totales pour 1908 s'élèvent à environ 10.000 tonnes, pour 45.000 tonnes de brais. Il est vrai que l'exportation américaine atteint 45.000 tonnes d'essence et 280.000 tonnes de brais.

(1) C'est même, encouragés par cette hausse formidable que certains Irlandais imprévoyants se sacrèrent un jour industriels et fondèrent des distilleries. Mais à la fin de la guerre américaine, alors que la barrique tomba à 25 frs., ils se ruinèrent tous. Seuls, résistèrent au choc ceux qui possédaient leurs usines avant la guerre.

Mais tous nos produits s'écoulent cependant, grâce à leur qualité supérieure. Le danger pourrait être dans un avenir prochain, car les Américains sont venus dernièrement dans les Landes étudier notre façon d'extraire la résine, qui donne de bien meilleurs résultats comme qualité et comme quantité, que la leur qui est encore un peu primitive. Mais les applications si nombreuses que nous venons d'étudier, et le relèvement des prix de 1910, nous permettent, d'être optimistes (1).

D'ailleurs, les Américains tuent leurs bois en leur faisant trop donner de résine. Les Landais au contraire sont modérés, car, une fois coupé, le pin a encore une valeur, celle qu'on lui a longtemps déniée, c'est-à-dire, d'être un excellent bois d'industrie.

SECTION III

Les pins de place

En effet, nous savons que vers la soixantième année on rase la forêt; or les pins sont vendus à des industriels qui vont les transformer en traverses de chemins de fer, ou en planches.

Les traverses de chemins de fer donnent lieu à un très grand commerce. En 1885, 1.885.000 traverses ont été expédiées (2). Depuis ce chiffre a plus que

(1) A Saint-Symphorien, les 4 usines qui y fonctionnent, distillaient en 1895, 5.000 barriques de gemme. Ce chiffre est passé aujourd'hui à 8.000.

(2) Chambrelent, « Les landes de Gascogne », chap. VII.

doublé. Comme pour les poteaux télégraphiques, nos clients sont, outre la France: la Grèce, l'Algérie, la Tunisie, le Sénégal, l'Amérique du Sud, l'île Maurice.

Quant aux planches, leur industrie, d'un développement considérable, à cause des diverses et nouvelles transformations qu'on leur fait subir, a donné lieu au mouvement des scieries mécaniques que nous allons étudier dans notre troisième partie.

Mais il nous faut signaler encore comme produits du pin :

Le goudron que l'on extrait des souches et des racines de pins, et qui sert surtout à enduire la carène et les cordages des navires.

La sève de pin qui s'obtient en forçant par une forte pression l'eau à travers le tronc d'un pin; c'est un liquide incolore et d'une forte odeur de térébenthine qui est recommandé en médecine dans les affections des voies respiratoires.

Mais ces applications n'ont pas tendance à se généraliser; elles sont de trop petite importance à côté des revenus magnifiques que nous avons signalés (1).

On a essayé aussi, à l'exemple de la Norvège, de fabriquer de la pâte à papier ou cellulose. Une usine a été installée à Mios; mais l'entreprise n'a pas réussi; le pin maritime des Landes est trop riche en résine, et cela ne lui permet pas de se prêter facilement à sa transformation en pâte. Nous avons

(1) Presque tout le goudron apporté sur le marché vient de Norvège.

appris qu'une autre tentative devait être essayée à Mazères. Nous lui souhaitons du succès.

Ajoutons que les copeaux du pin que l'on fait sauter en le saignant, sont vendus dans le commerce sous le nom d'allume-feux.

Enfin rappelons que les cimes et le branchage des arbres abattus font d'excellent bois « de mètre ».

En somme le pin est d'une féconde générosité. Aussi un journal de Bazas, « le Glaneur », a-t-il pu écrire en 1907 :

« Le bois de nos forêts de pins a acquis un taux
» très élevé. Que ce taux doive hausser encore, ce-
» la paraît improbable. Il y a limite à tout, et nous
» paraissions avoir atteint le sommet des prix. Que
» le taux soit menacé de dépression, nous n'y croyons
» pas non plus. Nous croyons au maintien à cause du
» besoin de la consommation. Les besoins vont gran-
» dissant, et sont excités par la réalisation même des
» bénéfices opérés dans l'industrie mondiale dont l'ac-
» tivité depuis quatre ou cinq ans a pris un formi-
» dable essor.

» Toutes les sortes débitées de nos bois trouvent
» acheteurs et sont enlevées. Devant l'empressement
» de la demande, elles sont en bonne situation pour
» se défendre. Ce n'est pas seulement le marché inté-
» rieur qui leur donne un débouché; du dehors aus-
» si, d'au-delà des frontières se pressent et se bous-
» culent les demandes. Et tout part, tout s'en va
» pour le plus grand profit de notre région.

» Les poteaux bruts disparaissent et s'engouffrent

« dans les mines dans des proportions jusqu'ici inusitées. Notre exportation s'accroît. Elle s'accroîtrait davantage si la production naturelle pouvait suffire aux exigences de la consommation. Quant aux planches et aux traverses, elles ne se moisissent plus sur les chantiers ou dans les usines, et sont rapidement enlevées.

» En résumé la situation nous paraît bonne, très bonne et nous croyons que, sans complications imprévues, la région peut envisager l'avenir d'un œil serein. »

Nous pouvons, en effet, évaluer le chiffre global annuel des affaires des Landes à 50 millions de francs.

Soit :

8 millions pour le commerce des poteaux de mine, des poteaux télégraphiques du bois de chauffage, etc.

17 millions pour la gemme.

25 millions (le chiffre le plus gros), pour les scieries mécaniques dont nous allons commencer l'étude.

TROISIÈME PARTIE

Les scieries mécaniques

CHAPITRE PREMIER

L'industrie du Bois

SECTION I

Historique

Nous avons vu que, contrairement à l'opinion répandue, le pin non seulement existait, mais était exploité depuis l'époque la plus reculée; seulement son exploitation n'était que résinifère et le bois n'était pas utilisé. On cite le cas des plus gros et des plus vieux pins qui se vendaient à cette époque 0 fr. 50 pièce pour les constructions.

Dans les forêts du Marensin, on laissait périr les arbres de vieillesse ou on les transformait en charbon pour un prix insignifiant, après avoir extrait la résine et le goudron.

Mais même, lorsque la nouvelle forêt fut constituée on ne sut pas tout de suite utiliser le bois. D'ailleurs, l'opinion était dominante — et on la trouve dans beaucoup de livres de botanique — que le pin maritime est à ce point de vue de médiocre valeur. Aussi en 1860, en dehors de l'extraction de la résine, il n'y a presque pas d'activité forestière.

Il faut dire aussi qu'un des gros facteurs du développement actuel, le sciage mécanique commençait à peine à être connu. On était obligé d'employer dans toutes les forêts les bras de l'homme et le sciage des planches ne se faisait que par ce moyen.

De nombreuses équipes de « scieurs de long » en grande partie originaires de la Creuse, dispersées dans les forêts où elles vivaient dans des huttes, travaillaient tout l'hiver sous la conduite de leurs chefs entrepreneurs. C'était une population honnête et laborieuse, travaillant plus que des nègres et dont l'appétit est resté légendaire. Mais l'augmentation des exploitations allait déjà croissant, et avant de subir l'influence heureuse du sciage mécanique, le pin maritime dont l'utilisation progressait, avait déjà besoin de ce sciage mécanique.

En effet sciés à la main, l'emploi des pins, pour ceux des Landes et de la Gironde, se limitait à la place de Bordeaux et à quelques villes des Charentes, telles que Cognac, Saintes, Jarnac; ils n'allaient pas plus loin. Les landes du Lot-et-Garonne en fournissaient à Toulouse et un peu vers Cette, par le canal du Midi.

Le mauvais sciage et les frais de transport des planches brutes, les faisaient souvent rejeter par les fabricants de caisses et les tonneliers, qui préféraient des bois étrangers, mieux sciés et plus faciles à travailler.

Les équipes de scieurs de long devinrent peu à peu insuffisantes et les premières scieries mécaniques firent leur apparition. Eh bien ! c'est dans cette industrie que le progrès des Landes est le plus apparent, car vers 1860, il y avait 5 ou 6 scieries dans toute la région, aujourd'hui leur chiffre dépasse 500 !

La première des causes de ce changement est le nombre plus grand des plantations forestières ; ensuite le développement des voies de communication, surtout des voies ferrées ; puis il faut ajouter les perfectionnements apportés dans les machines, dans les scies, dans les « métiers » de tout genre qui transforment le bois. Enfin, il faut noter l'activité de quelques hommes et le résultat qu'ils ont tout d'abord cherché et qui consistait à faire apprécier l'excellente qualité du pin maritime.

Dans la consommation mondiale, d'ailleurs, les résineux l'emportent sur les feuillus, ceux-ci sont plus demandés comme bois de chauffage, mais sont d'un chiffre inférieur comme bois d'industrie. M. Pierre Lièvre, dans une thèse sur le « Commerce International des Bois », évalue à 2.943.000 mètres cubes, le chiffre des résineux employés par l'industrie contre 2.261.657 mètres cubes de feuillus. Mais parmi les résineux, le pin maritime était à ce point de vue, le

moins apprécié. Le changement d'opinion est définitif maintenant, et cela nous explique le nombre considérable de scieries mécaniques dans les Landes.

SECTION II

Préparation de la planche

Ces scieries sont de deux sortes: 1^o les scieries portatives ou « locomobiles », qui ont remplacé directement le scieur de long et qui vont trouver le bois là où il est abattu. Elles sont surtout nombreuses dans la grande lande, là où les routes sont rares et incommodes et où le transport des bois en grume ou des « billons » vers une usine fixe serait beaucoup plus onéreux que celui des planches.

Le second type est la scierie fixe, mieux outillée, plus complexe, celle qui a réalisé les progrès que nous étudions, dont les produits sont nombreux et dont l'emplacement doit être considérable, à cause du magasin de planches beaucoup plus grand encore que l'atelier.

Un industriel possède généralement à la fois une scierie fixe et une locomobile, celle ci servant pour les pièces de pins trop éloignées de l'usine fixe.

Quand un industriel achète des pins de place à un propriétaire, il envoie d'abord ses bûcherons qui abattent les pins et transforment ainsi la pièce en chantier. Après avoir dégagé la cime dont ils feront du bois de chauffage, ils sectionnent le pin en tronçons de

2 m. 10 environ, appelés « billons », ou de 3 m. pour faire des traverses. Ces billons sont transportés ensuite à l'usine, et là sont sciés en planches. Puis ces planches sont transportées — généralement par wagonnets sur rails — dans le magasin, grand espace vide en plein air, où elles sont disposées en piles très hautes; elles restent là de 6 mois à un an pour sécher à « l'air libre ».

Si le chantier était trop loin de l'usine, c'est la locomobile qui aura sur place transformé les billons en planches, puis ces planches seront transportées par charrettes au magasin de la scierie fixe.

Quand les billons au lieu d'être sciés en planches sont transformés en « traverses de chemin de fer. » c'est presque toujours sur le chantier que l'opération se fait, car ces traverses n'iront pas au magasin, elles n'ont plus aucune modification à subir; elles ont simplement besoin d'être injectées de créosote, et cela est fait par d'autres industriels à qui le premier les vend et qui ont des usines spéciales placées généralement dans le terrain des gares.

Les « levures » des traverses sont portées dans les scieries et débitées en planches.

Dans le sciage des planches, de grands progrès se sont accomplis, grâce aux changements apportés dans les scies.

La première scie que fit mouvoir la vapeur, s'appelait la scie alternative droite. Elle était actionnée par un mouvement de va-et-vient qui ne se distinguait de celui de la scie à main que par une plus

grande rapidité, tandis que les scies actuelles ont un mouvement continu dans le même sens; la scie alternative n'en avait d'ailleurs que plus de force et elle est encore employée dans le Nord, à cause de la dureté du bois à scier.

Mais il fallait trouver quelque chose de plus rapide; aussi apparut la scie circulaire, et celle-ci tend à être remplacée partout par une nouvelle forme, la scie à rubans ou « rubaneuse », qui, comme la circulaire tourne sans fin dans le même sens; mais elle est plus mince, ne présente aucune surface au centre, elle fait moins de sciure et économise par conséquent du bois. Elle scie peut-être avec moins de régularité que la circulaire, mais elle va beaucoup plus vite. Autrefois avec une scie alternative, on obtenait 400 planches par jour; aujourd'hui, une scie à rubans donne de 1.000 à 1.200 planches.

Le nombre peut varier, car on ne donne pas à toutes les mêmes dimensions; il faut tenir compte de l'utilisation future; la longueur est presque invariable: 2 m. 10; mais l'épaisseur et la largeur changent. Ainsi le madrier a 8 cm., sur 25, tandis que le lambris n'a que 0 cm. 27 sur 12 cm. Entre les deux on distingue le « bâtard », le « commun », le « petit commun ».

La planche, une fois obtenue, — et cela par un simple sciage — on la transporte donc au magasin où elle a besoin de sécher pendant six mois au moins avant d'être utilisée; un industriel doit donc être prévoyant et avoir un magasin bien garni.

Mais on a découvert plusieurs procédés pour le séchage mécanique des bois, et de nombreux inventeurs ont pris des brevets. Ces séchages sont en beaucoup d'endroits utilisés, ils offrent l'avantage d'une grande rapidité car ils opèrent en 8 jours.

L'opération se fait dans une étuve et consiste en un lavage à la vapeur qui pénètre dans toutes les parties et enlève, en 3 heures, 10 % du poids total des bois. L'enlèvement du surplus de l'humidité (30 à 33 %) s'opère par des courants d'air chaud; plus ces courants sont rapides, plus les bois sèchent vite. Les bois de pin séchés par ce procédé n'éprouvent ni gonflement, ni retrait: des planches employées en 1886, pour des croisées et portes n'ont pas bougé, quoiqu'exposées à l'ouest et ayant subi le plus fort soleil et les plus fortes pluies.

Ce procédé cependant, qui demande une préparation spéciale, un local fermé forcément restreint, ne peut être appliqué à toutes les planches dont une industrie a besoin; on l'emploie dans les cas pressés, ou pour certains bois plus humides et surtout pour les bois destinés à être transformés en parquet. En tout cas, il fonctionne en même temps que le séchage en plein air, mais pour un nombre plus restreint de planches; il peut aussi compléter le séchage à l'air libre.

Les planches sèches sont rapportées à l'atelier — toujours par wagonnets sur rails — où elles vont subir plusieurs transformations.

C'est précisément là que les progrès ont pu se réa-

liser. Au début, la scierie landaise ne faisait que la planche qu'elle expédiait aux fabricants de caisses et de parquets; maintenant elle prépare elle-même tous ces articles. Voyons-les.

SECTION III

Les produits des scieries

Il y a deux sortes de bois de pin :

Le pin blanc — bois de la partie supérieure de la tige — sert surtout à faire les caisses d'emballage; A cet effet, la planche est refendue à l'épaisseur et tronçonnée à la longueur nécessaires pour la confection de la caisse.

Généralement — et sauf de rares exceptions — la scierie ne fabrique pas la caisse, c'est-à-dire ne la monte pas, le transport des caisses qui doit s'effectuer très loin, bien souvent à l'étranger, serait d'un prix trop considérable, car la caisse entière est d'un trop grand volume, mais toutes les planchettes obtenues par sciage, sont liées en fardeaux dans des parties spéciales de l'atelier où travaillent surtout des femmes et des enfants et elles sont expédiées prêtes à être clouées.

Cette industrie de la caisse a donné leur véritable élan aux scieries des Landes, car ainsi transformés de planches en planchettes, l'emploi de nos bois a dépassé immédiatement son ancienne zone. On réalise en effet ainsi, une économie sur les trans-

ports, puisqu'il ne reste que du bois utile; tandis que la planche brute était onéreuse à transporter. Alors nos bois sont allés vers le Midi jusqu'à Marseille; vers l'Est jusqu'à Lyon, vers le Nord jusqu'à Paris. Aujourd'hui nous recevons des commandes de l'Espagne, de l'Angleterre et des Balkans, de l'Algérie, de l'Egypte et de la République Argentine.

L'autre qualité du pin est le bois rouge, ainsi nommé parce qu'il offre des veines rouges du plus gracieux effet; il correspond à la partie inférieure de l'arbre, à la partie gemmée et la saignée n'a pas été indifférente à cette jolie coloration. Ce bois produit un parquet merveilleux comme beauté et comme durée, qui lutte avantageusement avec le pitchpin, laisse bien loin le chêne derrière lui, et que l'on préfère maintenant aux bois étrangers. Sa belle nuance et sa grande solidité le font rechercher pour la parqueterie riche.

Comme la caisse prête à être clouée, ce parquet est expédié prêt à être placé; car, comme la caisse, il n'a pas seulement été scié: coupées aux dimensions voulues, les planches sont ensuite, dans l'atelier même, rabotées, c'est-à-dire blanchies, polies, et cela par une raboteuse mécanique qui assure une grande rapidité dans le travail. Le « bouvetage » qui consiste à assembler deux pièces pour faire un panneau, est également fait dans la scierie par une bouveteuse mécanique.

A l'heure actuelle, dans la plupart des ateliers bien outillés, il y a des métiers qui font d'un même

coup le rabotage et le bouvetage. C'est là un progrès mécanique qui a une influence heureuse sur le débit du bois.

Les scieries font elles-mêmes l'impression sur caisse par estampage au feu ou à l'encre.

Les caisses et les parquets ont été les deux premières innovations de la scierie mécanique et ils sont encore les deux grands produits qu'elle donne; mais il s'y fabrique bien autre chose, et depuis trente ans, il n'y a pas eu d'année qui n'ait vu naître dans une scierie une nouvelle utilisation du bois de pin.

Citons parmi les principales :

Des lattes à plafond;

Des douves et fonds pour barils d'emballage prêts à monter;

Des boîtes pour envoi d'échantillons, pour colis postaux et envois par la poste;

Des étuis perforés pour flacons;

Des porte-fonds pour tonneaux;

Des cales de barriques pour expéditions par chemin de fer ou pour caves;

Des douelles avec leurs fonds;

Des paniers pour fruits;

Des moulures pour canalisation électrique;

Des planches de toutes sortes pour certains travaux de charpenterie;

Des boîtes pour paquetage de soldats;

Des pavés de bois que l'on fait avec des madriers; après des essais favorables la ville de Paris a admis le bois des Landes pour les pavés dont elle fait

actuellement une grande consommation; à sa suite, beaucoup de villes et de sociétés, des particuliers même, ont adopté dans certains cas ce mode de pavage.

Enfin, une des plus grandes maisons de cette région, celle qui nous servira d'exemple dans le prochain chapitre, s'est livrée dernièrement à la confection de coffrets pour parfumeries, merceries et bazars, entrant ainsi en concurrence avec la fabrication allemande, qui jusqu'ici a toujours inondé notre marché de ces produits.

Ainsi, depuis 1860, un progrès formidable s'est réalisé, car plus de 300 ateliers situés sur les 1.200.000 hectares de landes fabriquent tous les objets cités plus haut, et ont élevé le chiffre global de leurs affaires à 25 millions par an.

Le « Journal du Commerce des Bois », du 27 mars 1907, faisait précéder son tableau des cours des produits landais de la phrase suivante:

« L'exploitation intensive de nos forêts menée par
» plus de 300 scieries, ne suffit plus aux besoins de la
» consommation. Que ce soit pour l'intérieur ou pour
» l'étranger, les ordres succèdent aux ordres avec une
» telle continuité, qu'il est bien difficile, pour ne pas
» dire impossible, de trouver à s'approvisionner d'un
» lot de planches ou de petit-commun convenablement
» sec. »

Ces produits, en effet, vont dans toute la France, et luttent contre l'importation étrangère, ils vont même au delà des frontières et ils ont fait de ce pauvre pays

des Landes, qui était à peine agricole, un pays industriel exportateur!

Pour donner une idée plus nette de l'évolution des scieries mécaniques, et ne pouvant étudier tous les ateliers des Landes, nous allons prendre un exemple, celui qui nous paraît le plus typique, en même temps qu'il s'adapte à la maison la plus prospère et dont les affaires touchent à l'intérêt général de la région.

CHAPITRE II

Un exemple de l'évolution industrielle

La maison la plus importante de la région landaise est certainement la « Société anonyme des Produits forestiers des Landes du Sud-Ouest », dans l'arrondissement de Bazas. Elle possède trois scieries fixes (à Préchac, Villandraut et Saint-Symphorien), deux locomobiles: compte plus de 400 ouvriers. Ce n'est pas d'ailleurs seulement pour cela que nous la choisissons comme exemple; mais son histoire, l'histoire de son évolution, est certainement la plus caractéristique pour nous donner une idée de l'essor économique de l'industrie des bois dans les Landes; et cela d'autant mieux que son fondateur Jean Marc fut un de ces hommes, qui ont contribué à cet essor économique régional, en prenant des initiatives guidées évidemment par leur intérêt personnel, mais qui ont eu leur répercussion heureuse sur l'intérêt général.

L'histoire de Jean Marc et de son œuvre est intimement liée au progrès industriel de notre région, et pour qu'on ne nous accuse pas de partialité envers cet homme mort depuis deux ans à peine et auquel nous étions lié par des relations de famille et de respectueuse amitié, nous nous retranchons sous le couvert d'articles signés par des publicistes étrangers au pays et à qui leur seule compétence en semblable matière leur permettait de telles appréciations.

M. Larguier dans le journal « L'Echo forestier » du 6 mars 1906, après avoir cité les diverses applications du bois de pin écrit : « Eh bien ! nous ne craignons pas d'avancer que cette transformation ou plutôt cette création d'une industrie si précieuse au pays est due en grande partie à l'initiative de M. » Marc, le premier qui a compris qu'il y avait une fortune pour la région en installant sur place, les moyens mécaniques pour le débit de toutes ces marchandises, et qui par sa réussite a amené ainsi l'émulation de nombreux imitateurs.

Dans le journal « Le Bois » du 28 juillet 1900, M. E. Jullien écrit : « M. Marc a contribué à la fortune des forêts de pins des Landes. »

Dans la « Revue Générale Industrielle », du 12 mai 1906, M. A. Blanc, ingénieur agronome écrivait : « Celui qui fut le créateur de l'industrie forestière, M. Marc a contribué pour une large part lui aussi à la fortune des Landes, et a été le continuateur des » bienfaiteurs de ce pays, Brémontier, d'Haussez, » Chambrelent, aux noms desquels son nom doit être » associé. »

Jean Marc était d'une famille des plus modestes, puisqu'à 14 ans, en 1849, il débuta comme bûcheron en forêt avec son père.

De 1851 à 1862, il est successivement fendeur de merrains pour la tonnellerie et employé façonnant des pièces de bois pour la marine.

Prélevant chaque jour quelques économies sur son modeste salaire, il put bientôt acheter pour son propre compte quelques chênes en forêt, puis des pins; il les travaille et les vend aux constructeurs de navires. Nous sommes en 1862. Nous pouvons donc dire que c'est de cette époque que date la fondation de sa maison, bien petite on le voit.

Vers 1868, les gros chênes disparaissant, et le fer commençant à remplacer le bois pour la marine, les affaires deviennent plus rares; mais l'ingéniosité de Jean Marc trouve un autre débouché; il ajoute à son commerce le bois de boulanger pour Paris, et les poteaux de mine pour le Nord et le Pas-de-Calais, et aussi le Tarn, l'Allier, le Gard, l'Hérault, et même pour l'Angleterre.

La guerre de 1870 éclatant, tout commerce de poteaux et falourdes était arrêté; pas de matériel pour les expéditions et peu de personnel valide pour les travaux. C'est cette année-là que l'on vit aussi pendant les mois de juillet, août et septembre, ces grands et nombreux incendies de plusieurs milliers d'hectares de forêts. Tous ces arbres s'exploitèrent comme poteaux de mine.

La paix traitée, ces bois encombrèrent les gares, sur-

tout celles de Bazas, Nizan, Uzeste et Villandraut; et d'un autre côté de grands besoins se faisaient sentir pour les mines du Nord et du Pas-de-Calais. M. Marc seul connu de ces mines auxquelles il avait fourni avant la guerre, écoule de ce côté tous les bois incendiés qu'il fait transporter par les vapeurs du Nord entre Bordeaux et Dunkerque. Puis il se crée un personnel, et de 1872 à 1880, il fournit de grandes quantités de bois de bourdaine aux poudreries de Toulouse, Saint-Médard, Le Ripault, Saint-Chamas.

Ainsi Marc sait déjà trouver des débouchés au bois des Landes qu'en n'utilisait pas; et le commerce des poteaux de mine dont nous avons apprécié le mouvement dans un chapitre précédent lui doit en grande partie son élan. Mais il y avait plus à faire, et quand il aura les capitaux suffisants, il va construire une scierie.

Les scieries sont rares à cette époque. Ce sont quelques scieries mues hydrauliquement, et les cours d'eau qui les actionnent sont souvent secs pendant l'été. Il y a aussi depuis 1858, grâce à un ingénieur des Arts et Métiers, Lafari, quelques scieries portatives qui débitent des planches brutes.

Dans la petite Lande en 1880, au moment où Jean Marc va construire sa scierie, il n'y a qu'une usine, celle de Saint-Symphorien, mue hydrauliquement et à la vapeur et dont les affaires ne sont pas brillantes. Mais Marc, avec ce coup d'œil particulier de la réussite, sait merveilleusement situer la sienne. Il la place à La Trave dans la commune de Préchac, sur

le bord du Ciron, à proximité de nombreuses routes pavées et à 4 kilomètres seulement du chemin de fer. Il devait encore faire mieux plus tard.

Il débute avec 25 ouvriers et limite son action à la fabrication de planches et de madriers. Mais à ce moment les gares de la région regorgaient de vieilles planches qui s'y accumulaient depuis plusieurs années, la production étant de beaucoup supérieure à la consommation. C'est alors que Marc eut cette idée pratique de façonner toutes ces planches, en caisses d'emballage prêtes à être clouées dont nous avons dans le chapitre précédent, apprécié le résultat. Nous pouvons l'apprécier de nouveau ici en établissant la progression du nombre des ouvriers de Marc.

En 1882, ce nombre est déjà de 35, soit une augmentation de 10 en un an, et, la maison, cette même année, obtient à l'exposition de Bordeaux, la première médaille de bronze.

En 1883, le chiffre des ouvriers est de 40, et on obtient une autre médaille de bronze à Blois.

Nous citons ces récompenses, parce que dans presque toutes les expositions, la maison Marc représentait à elle seule, la région landaise et l'industrie du pin dont nous voyons ainsi les qualités.

En 1884, 60 ouvriers, et cette année-là, Marc invente un procédé de séchage à la vapeur dans le genre dépeint au chapitre précédent, et pour lequel il prend un brevet.

En 1885, 70 ouvriers, et il ajoute à sa fabrication

l'estampage à feu.

En 1886, 80 ouvriers.

Le chiffre des ouvriers a donc presque quadruplé dans 6 ans, c'est que le chiffre d'affaires va en augmentant; et le propriétaire landais va trouver maintenant écoulement pour ses pins.

En 1887, M. Marc s'associe son gendre M. Coloubie, et la raison sociale devient « Marc et Coloubie ». Les affaires progressent toujours, et il faut augmenter l'outillage. On ajoute, en effet, à la fabrication des caisses d'emballage, les boîtes pour échantillons, colis postaux, chemiseries, etc.; et on installe une nouvelle machine à vapeur, car une seule ne peut suffire.

En 1888, 95 ouvriers, et on installe des machines à fabriquer le parquet.

En 1889, 105 ouvriers, médaille d'argent à l'exposition universelle de Paris.

De cette date à nos jours, la confection de tous les objets susceptibles d'être fabriqués en bois de pin, tous ceux dont nous avons fait la nomenclature — incomplète — dans le chapitre précédent, vient augmenter l'activité de la maison.

Aussi en 1890 les clients devenant plus nombreux et les commandes plus importantes, la maison acheta à Villandraut — à 9 kilomètres de la Trave — à proximité du chemin de fer et du Ciron, de vastes terrains sur lesquels elle a édifié une deuxième usine, copiée comme base sur sa première usine de Préchac, mais avec des outils plus perfectionnés, dus à l'ex-

périence acquise et aux progrès réalisés depuis 1880. Cette usine est reliée par une voie ferrée à la gare de Villandraut et les chargements et déchargements de wagons se font dans l'usine même.

En 1890, également, la maison a acquis une scierie portative, destinée — comme on le sait — à débiter en forêt sur place, en planches, et madriers pour les réexpédier ensuite à ses usines, les bois trop éloignés de celles-ci.

Depuis cette époque les deux usines ont employé un nombre toujours croissant d'ouvriers. En 1896, le chiffre de Préchac avait atteint 145, et l'usine de Villandraut avait monté de 25 à 125; quintuplé dans 5 ans !

Aussi, pour rouler sur un chiffre d'affaires plus grand, la maison se transforme en Société en commandite par actions, sous la raison sociale, Marc, Coloubie et Cie.

Mais la marche en avant continue, et en 1899 le chiffre total des ouvriers est de 300 soit 150 pour Préchac et 150 pour Villandraut.

De plus, cette même année, la Société achète la vicille usine de Saint-Symphorien, et une seconde locomobile.

Et la maison se transforme une troisième fois, pour augmenter encore son capital, en face des achats de pins considérables qu'il faut faire pour répondre à la demande toujours croissante. C'est alors — en 1899 — que la raison sociale devient: « Société anonyme des produits forestiers des Landes du Sud-Ouest. »

Elle a porté son capital à 560.000 fr., divisé en 1.120 actions de 500 fr. Les actionnaires se composent de quelques propriétaires de forêts de pins, de quelques clients, et — chose remarquable — de 35 employés et ouvriers. Naturellement MM. Marc et Coloubie se réservèrent le plus grand nombre d'actions et furent nommés administrateurs. M. Coloubie remplit seul cette fonction aujourd'hui.

La surface occupée par les bâtiments de Préchac est de 5.800 mètres carrés, par les magasins de 35.300 mètres carrés; celle occupée par les bâtiments de Villandraut est de 5.800 mètres carrés, et par les magasins de 44.200 mètres carrés. L'usine de Saint-Symphorien occupe une surface de 1.200 mètres carrés et les magasins de 8.000. Le chiffre total actuel des ouvriers est de 400. La Société achète et utilise environ 89.000 arbres par an.

Ainsi dans l'espace de 30 ans, la petite maison Marc est devenue cette société puissante !

Outre les récompenses que nous avons citées, ajoutons :

En 1887, médaille d'or à l'Exposition de Toulouse ;
En 1895, médaille d'or à l'exposition de Bordeaux ;
En 1896, médaille d'or à l'exposition de Périgueux ;
En 1900, médaille d'or à l'exposition de Paris ;
En 1907, Grand Prix et diplôme d'honneur à l'exposition de Bordeaux.

Eh bien cette maison qui a ainsi évolué, nous a montré dans quelle proportion l'industrie des bois des Landes toujours généreux de nouvelles appli-

cations a fait de prodigieux progrès. Car si cette société se détache un peu des autres maisons, par son importance, l'ensemble des scieries n'en a pas moins suivi une évolution parallèle à la sienne.

L'arrondissement de Bazas que M. Marc avait trouvé tel que nous l'avons dit, en 1880, compte aujourd'hui 15 scieries fixes qui s'y sont développées dans l'espace de vingt ans, ont débuté chacune, avec une dizaine d'ouvriers, pour arriver aujourd'hui à un chiffre de 50 à 60 (1).

Nous avons donc raison d'affirmer au début que le pin maritime n'était pas seulement un arbre résinifère. Et au point de vue économique cette exploitation des scieries n'a pas seulement de l'importance pour les quelques industriels qu'elle a enrichis; car c'est elle qui permet au propriétaire de doubler, comme nous l'avons constaté, son revenu, par le vente avantageuse de ses pins.

Mais elle a de l'importance pour la population entière; pour le peuple des bourgs à qui elle a créé un métier; et même pour le paysan aux revenus résineux desquels elle ajoute un autre revenu. Nous allons leur consacrer quelques mots.

(1) D'après le recensement de 1901, 1.172 personnes sont occupées dans les scieries mécaniques du département des Landes, contre 719 en 1896. On comptait en 1896, 41 établissements de 1 à 20 ouvriers et 8 de 21 à 100; ces nombres sont devenus en 1901: 102 et 17.

Dans le département de la Gironde, 2.548 personnes contre 1.600 en 1896. De 1896 à 1901 le nombre des établissements de 1 à 20 ouvriers a passé de 120 à 185; 21 à 100 ouvriers, de 18 à 25; plus de 100 ouvriers, de 1 à 2. (Résultats statistiques du recensement de 1901, tome III, p. 564 et 648).

CHAPITRE III

La main-d'œuvre

Comme nous l'avons fait à propos des résiniers nous devons nous demander si ce développement a eu un effet heureux sur la masse de la population.

Il est d'abord incontestable que ces scieries augmentant tous les jours en nombre et en personnel, ont attiré de nombreux bras dans les villes des Landes, ont assuré à de nombreux ouvriers un salaire qui leur était autrefois difficile de trouver dans des travaux intermittents et peu rémunérateurs. Maintenant c'est une grande industrie qui fonctionne sans arrêt, c'est une activité généreuse qui est assurée aux bras du peuple.

Le salaire moyen d'un ouvrier scieur est de 3 fr. 50 par jour. Cela peut paraître minime, lorsqu'on est habitué à lire les revendications des ouvriers des grands centres industriels; mais le métier de scieur ne demande pas un grand apprentissage et nous sommes ici dans la campagne. Les communes où sont installées

les scieries ont une moyenne de 1.000 habitants; les loyers sont bon marché, la vie est facile; chaque ouvrier a un jardin attenant à sa maison. Ce salaire de 3 fr. 50 c'est, pour lui, le bien-être. Ce n'est pas d'ailleurs le seul chiffre: un « limeur » ouvrier chargé de l'aiguillage mécanique des scies gagne 4 fr.; un mécanicien, 5 fr. En revanche les « magasiniers » ceux qui transportent les planches, font et défont les piles, et qui sont en général des ouvriers moins valides ne gagnent que 2 fr. 50. Mais les femmes des ouvriers trouvent emploi dans la scierie et elles ajoutent leur pécule à celui du mari; ce sont elles qui font les fardeaux des planchettes pour caisses, qui clouent les paniers de fruits, qui confectionnent les coffrets. Leur travail est payé aux pièces; elles ont ainsi la liberté de n'arriver à l'atelier que lorsque leur ménage est terminé et d'en repartir assez tôt pour préparer le repas. Elles ne sont astreintes à aucune heure fixe d'entrée et de sortie. Les coffrets, elles peuvent même les confectionner chez elles, ce qui est appréciable lorsqu'elles ont des enfants en bas âge.

Tout le monde profite de cette activité, et partout où nous avons visité des scieries, nous avons eu une impression de bien-être très agréable. D'ailleurs, le syndicalisme n'a pas encore pénétré dans cette industrie, ce qui peut paraître étonnant après que nous l'avons rencontré chez certains résiniers. Quelques orateurs bordelais ont essayé en 1899 et en 1903, de faire pénétrer leurs théories chez les ouvriers de Préchac

et de Villandraut; mais ils n'aboutirent qu'à un échec lamentable. A Saint-Symphorien, cependant, commune plus importante, plus peuplée, centre d'un réseau de voies ferrées, les idées socialistes ont été apportées par des ouvriers des chemins de fer venus de Paris et de Bordeaux. Un comité a été créé auquel ont adhéré quelques scieurs; mais ce comité a gardé un caractère politique, surtout d'action électorale et nullement économique; il n'a pas modifié les rapports des ouvriers et des patrons.

Ce n'est pas que nous voulions faire une thèse anti syndicaliste, nous constatons seulement un fait, et nous affirmons que si ces ouvriers ne veulent pas se grouper pour lutter contre le capitalisme, c'est qu'ils n'ont pas de revendications à présenter, c'est qu'ils sont bien comme ils sont.

Les orateurs, pour frapper un plus grand coup, avaient essayé leur talent, là où ils croyaient avoir le plus de réussite, c'est-à-dire là où l'industrie des scieries a le caractère de la grande industrie, c'est-à-dire parmi les ouvriers de la « Société des Produits forestiers ».

Or c'est là qu'ils avaient le moins de chance, car, en partie, les ouvriers sont intéressés à la marche de la maison. Nous avons vu, en effet, que parmi les actionnaires de cette société on compte 35 ouvriers et employés des « bureaux »: ils possèdent 130 actions. Evidemment c'est un petit nombre, mais cela suffit à créer un lien d'intimité entre tous les ouvriers et les directeurs; d'ailleurs un plus grand nombre d'ac-

tions leur était réservé si d'autres en avaient voulu; on s'était naturellement adressé à ceux dont on savait par expérience, la sûre activité et la bonne conduite. Ajoutons que le conseil d'administration se compose de 5 membres, soit: l'administrateur-délégué, qui est aujourd'hui M. Coloubie et 4 ouvriers et employés.

Aussi le « Journal du Commerce des Bois », écrivait-il le 27 mai 1908, au sujet de la mort de M. Marc: « C'est un établissement modèle où cinq cents ou-
» vriers peinent avec joie, car ils sont les artisans
» d'une activité qui n'est point égoïste puisqu'elle
» compte avec eux. Le père Marc — partout on l'ap-
» pelait ainsi — de bonne heure avait résolu que sa fa-
» mille s'élargirait jusqu'à l'adoption de tous ses tra-
» vailleurs. C'est pourquoi ses usines furent de vastes
» ruches. On y besognait ferme dans l'intérêt com-
» mun et jamais un frelon bourdonnant ou saboteur
» n'en franchit le seuil pour s'essayer à rompre cette
» harmonie productive du travail ».

Dans son rapport sur l'exercice 1908, un des commissaires de la Société. M. Bentéjac, docteur en droit, maire et conseiller général de Villandraut, disait: « M. Marc apporta lui-même à la Société nouvelle
» sa direction, sa clientèle, son outillage et il fit appel
» au concours des financiers, des propriétaires, des
» ouvriers. C'est à ceux-ci surtout qu'il s'attacha. Plus
» socialiste peut-être qu'il ne croyait l'être, il leur
» facilita l'acquisition de ces actions qui leur confè-
» rent sur l'avoir social un droit de co-propriété; il
» fit plus: il leur ouvrit toutes grandes les portes

» du Conseil d'administration, voulant qu'en dépit
» des exigences de l'industrie moderne qui lui ont
» arraché des mains ses instruments de travail, l'ou-
» vrier puisse réaliser ce rêve de diriger ses propres
» efforts et de mettre en mouvement ces merveilleux
» outils que sont les usines créées par M. Marc, et
» mises par lui à la hauteur de tous les progrès. »

Ces paroles de M. Bentejac sont d'un optimisme sans doute sans illusion; mais cela — il faut le dire — grâce à la situation heureuse de la région qu'il habite. Ce n'est pas être socialiste que d'accorder des actions à celui qui les paie, serait-il un ouvrier; mais ce qui est réconfortant — et c'est surtout ce qui nous intéresse — c'est de voir que beaucoup d'ouvriers puissent ainsi devenir actionnaires. Il y a peu de pays industriels où cela serait possible et ce n'est pas la solution que nous oserions proposer pour aplanir toutes les difficultés sociales, car c'est la richesse générale de la Lande qui seule le permet; mais cela, nous sommes heureux de le prouver.

Il faut reconnaître aussi qu'il y a là une grande force morale dans cette entente qui s'est établie sans orgueil d'un côté, sans jalousie de l'autre. Précisément au sujet de l'actionnariat ouvrier et des actions de jouissance du travail que l'on voudrait créer aujourd'hui avec caractère obligatoire (Projet Godard) mais qui sont d'une espèce sensiblement différente de notre exemple, M. Brouilhet, qui y est opposé écrit dans la revue « Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale » : « Ce n'est pas en multi-

» pliant les points de friction qu'on obtient l'entente
» entre adversaires que séparent des malentendus
» fondamentaux ...

Eh bien ! devant ces paroles, soyons heureux de constater que l'harmonie parfaite des intérêts fait qu'il n'y a pas ou presque pas d'adversaires parmi les travailleurs du pin.

Et ce n'est pas seulement l'ouvrier de la scierie qui a profité du développement de l'industrie du bois, c'est aussi le paysan, le métayer. Oui, ce métayer dont nous avons apprécié l'heureuse situation grâce à la résine, ce métayer qui cultive ses céréales et qui récolte la gemme est en même temps, un salarié de l'industriel ; car c'est lui, généralement possesseur d'une ou deux paires de bœufs qui fait le transport des bois en grume de la forêt à l'usine.

Ainsi lorsque nous disions dans le précédent chapitre que la « Société des Produits forestiers » avait 400 ouvriers, nous ne comptons que les ouvriers des usines et les billonneurs en forêt ; il faut y ajouter les bouviers, ces métayers-transporteurs dont le nombre est de 500 environ qui forment autant de familles recevant des salaires de la Société.

On voit donc quel essor économique formidable a été donné à la région landaise par 30 années d'un progrès industriel qui est venu ajouter son action heureuse à la bienfaisante exploitation de la résine.

CONCLUSION

Ainsi la région landaise triomphe des sarcasmes qu'en lui adressait autrefois : Les plus riches contrées agricoles envient son revenu ; et même quand d'autres régions boisées sont en souffrance, la forêt landaise conserve son impassible fécondité.

M. Marlio dans une assez récente thèse constate avec regret que le commerce des bois en Bourgogne subit une crise tout le long du XIX^e siècle. Dans les Landes, au contraire, le propriétaire, qui au début de ce même siècle vendait son pin 0 fr. 50 ; le vend aujourd'hui à la scierie mécanique 15 fr., 18 fr., et même quelquefois 20 et 22 fr.

Mais devant un tel prix ne doit-on pas s'inquiéter et se demander si le propriétaire, rendu avide par la somme qu'il va retirer de la vente de ses pins, ne va pas commettre la faute tant redoutée qui s'appelle le « déboisement ». Ce déboisement, dont avec M. Marcel Prévost, nous avons fait le dur procès, ne va-t-il pas apparaître néfaste et dévastateur ? Et notre belle forêt landaise ne risque-t-elle pas de redevenir lande ; en un mot ces scieries mécaniques, qui sont devenues une grande industrie, ne vont-elles pas absorber tout le bois ?

Eh bien ! non ; le pin est un arbre à ce point merveilleux que les diverses exploitations auxquelles il donne lieu s'harmonisent de la façon la plus heureuse. Nous aurions pu le prouver déjà à propos des pins d'éclaircissage (faisonnats, poteaux de mine) ; mais cette preuve saute aux yeux, car ces pins, malgré le revenu qu'en donne la vente, ne sont coupés que dans la proportion nécessaire à la constitution de la véritable forêt résinière ; et quand celle-ci est en exploitation, le danger des scieries n'est pas davantage à craindre. Le propriétaire n'a aucun intérêt à vendre son pin, tant que celui-ci donne de la résine, dont nous savons la valeur ; et il est bon de ne tuer la poule aux œufs d'or que lorsqu'elle ne pond plus.

Mais disons plus : non seulement la scierie ne poussera pas au déboisement, mais elle incitera au contraire à la conservation de la forêt ; car le pin risque précisément d'avoir un autre ennemi que le bûche-ron, c'est le résinier trop cupide. Les saignées que l'on fait à l'arbre pourraient être plus hautes, plus profondes, plus nombreuses, et elles seraient en effet ainsi si le propriétaire n'escomptait la vente future de son arbre ; elles seraient ainsi, parce qu'on obtiendrait plus de résine ; mais on abîmerait l'arbre ; le bois n'aurait plus de valeur. Alors à force d'abîmer ainsi les arbres, on détruirait aussi sûrement la forêt que la hache et la cognée. Et ce danger serait inévitable si l'industriel n'était pas là pour dire au propriétaire : « N'oubliez pas que grâce à mes scieries, votre bois à 60 ans, aura une grande

valeur, mais à la condition que vous n'altériez pas sa qualité ».

Voilà pourquoi nous avons raison d'être un peu optimiste en face de la concurrence résinifère des Etats-Unis; car dans ce pays, où le bois de pin n'est pas, ou presque pas utilisé, on saigne l'arbre à outrance pour lui faire rendre toute la résine qu'il peut donner, et petit à petit, on le tue.

Il y a donc chez nous, entre l'industrie de la résine et l'industrie des scieries, un équilibre des plus admirables qui assurera à la Lande une prospérité, peut-être sans fin et qui fait que le propriétaire, contrairement à une règle assez générale, y est un sage administrateur.

Notre éminent maître M. Cauwès, doyen de la Faculté de Droit de Paris, dans son remarquable cours d'économie politique, a écrit, en effet, à propos des forêts: « L'Etat et les communes sont ordinairement les seuls propriétaires assez riches pour ne pas céder à la tentation de réaliser le matériel de bois. » (1).

Cette affirmation est malheureusement trop vraie pour les autres essences; mais soyons heureux de constater que la forêt landaise échappe à cette règle; les richesses multiples du pin, et l'équilibre qui existe entre ses diverses exploitations, font que tout propriétaire des Landes est aussi bon administrateur que l'Etat et les Communes (2).

(1) Cauwès. Cours d'Economie Politique. 3^{me} édition, tome I. page 535.

(2) Les Produits du Domaine donnent à l'Etat, pour les

L'opinion même, à l'heure actuelle chez les gens du pays, est que l'Etat est moins bon administrateur que les particuliers.

Prenons un exemple: L'Etat laisse l'exploitation de la résine de ses pins à des adjudicataires. Naturellement il ne leur a pas laissé toute latitude et nous ne voulons pas prouver qu'il est mauvais administrateur, bien au contraire. Et plus soucieux que les Américains de conserver ses arbres, il oblige ses adjudicataires à ne pas dépasser dans une quarre les hauteurs suivantes :

1 ^{re} année	0 m. 65
2 ^e —	0 m. 75
3 ^e —	0 m. 75
4 ^e —	0 m. 75
5 ^e —	0 m. 80

ce qui fait une hauteur totale au bout de 5 ans de 3 m. 70.

Eh bien! presque tous les propriétaires se montreront encore plus réservés, car ils commenceront généralement à 0 m. 50 pour ne guère dépasser 3 m.

Les particuliers sauront donc aussi bien que l'Etat assurer l'avenir économique de la Lande; mais

Landes: 33.984 fr. (domaine non forestier), 915.195 fr. (domaine forestier); pour la Gironde: 509.195 fr. (domaine non forestier), 557.573 fr. (domaine forestier). (Annuaire statistique de la France, 1908.)

de même qu'à propos des ouvriers nous ne faisons pas de thèse antisindicaliste, nous ne faisons ici qu'une simple constatation que nous permet un cas particulier : la générosité abondante du pin. C'est surtout le but de notre étude et M. Cauwès ne sera certes pas mécontent de cette brèche que nous ne pouvions que faire à sa règle, bien trop vraie, pour tous les autres cas.

Pendant si nous englobons d'un regard cet exposé économique, nous y trouvons plus qu'une étude, une véritable thèse, mais qui, précisément est conforme à l'enseignement qui nous a été donné.

Cet Etat dont nous avons comparé la méthode d'exploitation à celle des particuliers, nous ne pouvons pas nier son action utile sur la richesse de ces mêmes particuliers. C'est en partie, grâce à son intervention, que le pays landais s'est si heureusement transformé : Ce sont les agents et ingénieurs de l'Etat, Brémontier, Baron d'Haussez, Chambrelent, qui ont apporté leurs idées et leur action ; ce sont les lois et décrets de 1792, de 1793, de l'an VIII, de l'an IX, de 1806, de 1810, de 1857, qui ont aidé l'homme à vaincre l'infertilité apparente du sol.

Et en étudiant l'économie régionale des Landes de Gascogne nous avons présenté une parcelle de notre Economie Nationale ; non seulement les Landes sont une partie de la France, et par là, elles intéressent l'Economie Nationale, mais la lutte heureuse qu'elles ont entreprise, contre l'importation des bois, touche à l'intérêt général du pays. Le progrès économique

que nous avons admiré, c'est le progrès d'ensemble d'une région, c'est la richesse d'un coin de la France, dont doit s'enorgueillir la France entière.

Vu : *Le Président de la thèse,*
P. CAUWÈS.

Vu : *Le Doyen,*
P. CAUWÈS.

Vu et permis d'imprimer :

Le vice-recteur de l'Académie de Paris.
Pour le vice-recteur,
l'Inspecteur de l'Académie :
FONTENÉ.

Index Bibliographique

- RODET. — Botanique agricole et médicale.
DELEST. — Mimizan.
RECLUS. — Géographie universelle.
HÜFFEL. — Economie forestière.
MONTAIGNE. — Essais (Livre I, titre 30).
BARON d'HAUSSEZ. — Etudes administratives sur les Landes.
DALLOZ. — Répertoire Général du Droit. (Forêts - Dunes).
CHAMBRELENT. — Les Landes de Gascogne.
DROMART. — Rapport à la Société des Agriculteurs de France.
SABATÉ. — L'industrie de la résine.
VÈZES. — L'industrie de la résine aux Etats-Unis.
CAUWÈS. — Cours d'Economie Politique.

Thèses

- ROUMÉGOUS. — Les Résiniers des Landes. Paris 1910.
MONDIET. — Des Droits de l'usufruitier sur les forêts en général et sur les pins maritimes en particulier. Bordeaux 1907.
L FROTTÉ. — Du rôle des forêts dans l'économie politique et financière. Paris 1910.
DESBORDES. — Les syndicats résiniers dans les Landes.
LIÈVRE. — Le commerce international des Bois. Paris 1909.
MARLIO. — Le commerce des Bois en Bourgogne. Dijon 1905.

Revue et Journaux

- Le Figaro*. — 6 février 1910.
Journal du Commerce des Bois. — 16 janvier 1907 ; 27 février 1907 ; 27 mars 1907 ; 3 février 1909.
Revue générale industrielle. — 13 mai 1906.
Recueil des annales forestières. — T. I, N° 120.
Revue Politique et Parlementaire. — Mars 1909.
L'Echo Forestier. — 8 septembre 1889 ; 27 mai 1900 ; 7 octobre 1900.
Le Bois. — 28 juillet 1900.
Questions pratiques de législation ouvrière et d'économie sociale, N° 23.126, mars-avril 1910.

Table des Matières

	PAGES
INTRODUCTION.	5

PREMIÈRE PARTIE

Histoire de la Forêt Landaise

CHAPITRE I. — Le Pin Maritime.	8
CHAPITRE II. — Le Pin Maritime est originaire en Gascogne.	11
CHAPITRE III. — La vieille forêt Gasconne.	14
CHAPITRE IV. — Les dunes.	18
CHAPITRE V. — La lande intérieure	26

DEUXIÈME PARTIE

L'Exploitation du Pin

CHAPITRE I. — La Région Landaise.	33
CHAPITRE II. — Les Cultures.	38
CHAPITRE III. — La culture du Pin.	52
CHAPITRE IV. — Revenu d'un hectare.	58

CHAPITRE V. — Les aléas.	64
Section I. — Les Grèves.	64
Section II. — Les Incendies.	67
CHAPITRE VI. — Les débouchés.	71
Section I. — Les pins d'éclaircissage. .	72
Section II. — La Résine.	76
Section III. — Les pins de place	81

TROISIÈME PARTIE

Les Scieries Mécaniques

CHAPITRE I. — L'Industrie du Bois	85
Section I. — Historique.	85
Section II. — Préparation de la planche. .	88
Section III. — Les produits des scieries. .	92
CHAPITRE II. — Un exemple de l'évolution indus- trielle	97
CHAPITRE III. — La main-d'œuvre	106
CONCLUSION.	112
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	118

